

LT
DU

Le Trait d'Union

Journal étudiant
de Maisonneuve

Printemps 2023

Poésie et bonnes nouvelles

+

Les photos gagnantes du
concours Photo-Socio

Les opinions *funky* des
élèves de Maisonneuve

Table des matières

Mot du rédacteur en chef	p.3		
Affaires internes		Tribune libre	
Le comité de musique	p.5	Le courant de l'est	p.46
Bienvenue au Collège de Maisonneuve	p.6	Température québécoise	p.49
Y'a quelqu'un au cégep qui pense ça	p.10	Le corbeau de l'opinion contraire	p.54
Monde et société		Concours Photo-Socio	p.56
P'tite histoire du <i>gonzo</i>	p.13	La réalité de Mathilde	p.57
Trans en 2023 : de Maisonneuve à Washington	p.17	Balade montréalaise	p.61
De simples « Mythes et Légendes du Monde » pour des gens l'étant tout autant (Vol.1)	p.22	Retour du soleil	p.63
L'instrumentalisation de la révolte (Basquiat, Banksy & Cie)	p.25	Fortuna	p.64
Votre dose de bonnes nouvelles	p.31	Horoscope	p.65
Arts et spectacles			
La folie artistique	p.33		
Nick Drake : plus que cinq feuilles	p.35		
Les recommandations culturelles du comité	p.38		
Parall(elles): la nouvelle exposition du Musée des Beaux-Arts de Montréal qui réécrit l'histoire du design	p.36		
« Knock at the Cabin » : prévisible au possible	p.42		

Mot du rédacteur en chef

Lectrices, lecteurs,

Printemps : le ciel se déride et la terre soupire – mais le climat est plus tendu que jamais. Entre l'inflation et l'écoanxiété, les lubies du 1% et les révoltes avortées, il faut continuer de rêver l'avenir. Il faut, envers et contre tout, continuer de chercher des solutions, il faut continuer de s'informer, de se parler et de se regarder dans les yeux. Il faut oser l'art et l'amour et il faut le faire radicalement, sans se retenir, même quand il neige, même quand on a la tête vide, même quand on se sent inutile. Il faut essayer.

« Printemps : plus beau mot de la langue française. (...) On a l'impression que l'impossible est juste derrière la porte », écrivait Marie Uguay (1955-1981), une poétesse québécoise (et ma préférée). Pour plusieurs, dont moi, cette session est notre dernière au cégep. Beaucoup de choses ont changé et beaucoup de choses vont changer – et c'est terrifiant.

Marie Uguay est décédée à l'âge de 26 ans d'un cancer des os. Comme Nick Drake, dont je parle plus en détails à la page 35 -, elle a néanmoins mené une vie bien remplie, et ses écrits continuent d'émouvoir. Peut-être aurait-elle voulu écrire plus, aimer plus, voyager plus, lire plus. Peut-être aurait-elle préféré devenir cuisinière, ou physicienne, ou peintre.

Mais elle a essayé, contre vents et marées. Elle ne s'est pas retenue.

tout ce qui va suivre
maintenant t'appartient
(...)
l'oiseau signe le ciel
d'un geste prompt

qu'aucune mémoire ne sait retenir
Autoportraits, Marie Uguay

C'est avec fierté que j'inaugure cette volumineuse publication. Depuis la session passée, l'équipe du Trait d'Union a presque doublé de taille et nous avons reçu une quantité inégalée de textes. Merci à toutes celles et tous ceux qui nous soutiennent. Bonne lecture, bonne fin de session, et ne vous retenez pas trop,

Noah Boisjoli-Jebali
Rédacteur en chef

Cheffe de pupitre Arts & culture : KidaLauzia Paquette
Chef de pupitre Tribune libre : Émile Arsenault-Laniel
Trésorière : Pauline Jodoin-Rouleau
Graphiste et responsable de la mise en page : Minji Ardanuy-Jetté
Illustrateur et illustration de couverture : piu (@piu_q8)
Design de couverture par Noah Boisjoli-Jebali
Correcteur-trice-s : Anna Bendavid et Noah Boisjoli-Jebali
Journalistes et écrivaines : Maya Sapronov, Sophie P.-Desmarais et Minji Ardanuy-Jetté
Photographe : Émile Arsenault-Laniel (@raccoon.em)
Collaborateurs et collaboratrices occasionnel-le-s : Nathan Lauzon, Egor Stucalo, Noé Damoiseau et Luca Decurtins.

Illustrations de la section *Arts et spectacles* et *Tribune libre* par piu (@piu_q8)
Photo de la section *Monde et société* par Émile Arsenault-Laniel (@raccoon.em)

Imprimé chez Reprodoc

Note : Les opinions exprimées dans les essais et les critiques d'arts ne reflètent pas nécessairement celles du Trait d'Union.

Affaires internes



Le comité de musique

Un texte d'opinion de Noé Damoiseau

Salut!

Saviez-vous qu'il existe un local de musique dans l'aile 2C du campus Maisonneuve? Peu de gens que je connais le savaient donc je tenais à vous informer.

Dans ce local, il y a quelques instruments (2 synthés, 1 piano désaccordé, une batterie, un microphone dont le fil fonctionne une fois sur deux, une guitare électrique, une basse électrique, une guitare semi-acoustique avec la corde de mi aigu manquante, ainsi que le meilleur instrument du monde, le tambourin). Afin d'accéder au local, des frais de 40 \$ par an sont exigés aux membres. Dans ce local ouvert de 8h à 22h tous les jours d'école, il y a des gens merveilleux et passionnés, toujours prêts à aider, à écouter des histoires, mais surtout à jouer et à écouter de la musique.

Cependant, lorsque le budget associé à la réparation, la rénovation du local et du matériel est possédé par l'administration, cela prend du temps avant que les choses se fassent : une corde de guitare manquante depuis 6 mois, un piano désaccordé, un local pas nettoyé depuis l'année passée, etc... Cela me semble injuste étant donné que nous payons une cotisation assez élevée (40\$ par an) à l'administration pour qu'elle mette à notre disposition les instruments, le local et qu'elle s'occupe de leur réparation et remplacement.

Comme solution, il me semblerait possible de gérer l'organisation et le budget du local (les 40\$ par an + un budget octroyé par la Sogéecom) par un comité formé par des élèves membres du local afin de pouvoir mieux savoir quels sont les besoins du local et des membres et y répondre avec un délai raisonnable. De plus, ce comité pourrait organiser des événements tels que des cours de musique, des horaires

réservés pour des jams, des spectacles, ainsi que des soirées pour rallier les membres du local et du cégep.

De plus, ce serait un bon moyen pour organiser des bands et de créer un règlement pour réserver le local pour des pratiques. Aussi, ce serait bien d'avoir le droit d'inviter des gens d'autres écoles s'ils veulent s'impliquer dans nos groupes. Je pense que tant qu'on les identifie à la sécurité précédemment ce serait possible.

Finalement, nous avons les compétences pour réparer la plupart des instruments. Changer une corde de guitare, accorder la batterie, nous pouvons le faire nous-mêmes contre une rétribution minimale (tel que le prix d'une corde) à la place de payer quelqu'un pour le faire à notre place. Cependant, demander à l'administration en permanence pour cette rétribution est difficile puisqu'elle préfère employer un technicien une fois par session pour régler tous les problèmes d'un coup plutôt que quand ils arrivent. En mettant des élèves à la charge du remplacement, on favoriserait l'inclusion de ceux/celles-ci dans le milieu scolaire.

C'est donc dans une optique d'autonomie financière et pour l'organisation d'événements que ce comité aurait lieu d'être. De plus, ce serait une vraie opportunité pour faire des événements à moindre coût qui d'un côté donneraient l'occasion aux musiciens d'obtenir une reconnaissance et un public et d'un autre côté du fun(k) pour le collège.

Si vous souhaitez vous impliquer dans cette organisation ou si vous sentez qu'il y aurait une autre solution aux problèmes, s'il vous plaît, contactez-moi à mon adresse courriel scolaire: e2287443@cmaisonneuve.qc.ca

Bien à vous, chers compatriotes et camarades

Bienvenue au Collège de Maisonneuve

Un texte d'opinion de Sophie P.-Desmarais



Ayant plus de 7000 élèves, 21 programmes différents et étant au plein centre d'un quartier en plein essor, le Collège de Maisonneuve est un cégep reconnu pour ses programmes enrichis et ses installations sportives. Le collège dégage une allure formatrice et agréable.

Mais cette opinion est-elle unanime?

La pandémie

La pandémie a été difficile pour plusieurs d'entre nous. Beaucoup ont dû s'habituer à de nouvelles circonstances. Quant au Collège de Maisonneuve, la pandémie a mis en lumière plusieurs aspects jusqu'alors méconnus.

Sidérée devant les nouvelles contraintes et techniques d'enseignement virtuel, l'administration a dû maladroitement s'adapter à cette pandémie.

La différence entre notre cher collège et les autres écoles? Les autres ont pu s'organiser, s'entraider et s'assurer que cette maudite pandémie ne les enterre pas. À l'opposé, le Collège de Maisonneuve n'a jamais pu voir la lumière au bout du tunnel, et ne la voit pas encore à ce jour.

La charge importante de cette nouvelle adaptation a haussé les tensions au sein de notre administration, créant un effet boule de neige qui s'est rendu jusqu'aux nombreuses fondations du cégep.

Les demandes d'incomplets¹ refusées

Lors de cette fameuse pandémie mondiale, plusieurs d'entre nous ont connu des répercussions mentales. Anxiété, dépression, déprime – la liste n'en finit plus, et les jeunes qui ont eu des diagnostics ont été nombreux.

Face à ce problème, le collège a reçu une

grande quantité de demandes d'incomplet. Dans un cas comme celui-ci, l'administration devait examiner les demandes et prendre une décision selon la gravité de la situation. Bien souvent, lorsqu'un élève peut se justifier convenablement, sa requête est approuvée.

Pour beaucoup d'élèves au Collège de Maisonneuve, cela n'a pas été le cas.

Manque de justification, défaut de documentation : voici quelques-unes des excuses qu'a données le collège lorsque la demande d'incomplet a été refusée, même si l'élève présentait un billet médical.

**Nous ne nommerons pas l'élève par souci d'anonymat.

Un cas en particulier d'une élève au collège a été mis à l'avant lorsque cette dernière décida de communiquer avec l'administration afin de recevoir une justification du refus de sa demande.

Après un « ping-pong » de messages, la première réponse venant de l'administration a consisté à dire que sa requête avait été envoyée après la date limite, une date n'apparaissant nulle part sur le réseau Omnivox ni sur le site Web du collège. La deuxième réponse a consisté à faire croire à l'étudiante que ses documents médicaux n'étaient pas valides.

L'étudiante a persisté en allant même rencontrer la direction en personne, mais pourtant, elle attend à ce jour, un an plus tard, qu'on approuve sa demande d'incomplet.

Comment les élèves peuvent-ils compter sur l'appui de leur institution scolaire pour la réussite de leur formation si l'administration ne veut même pas reconnaître leur souffrance?

¹ Ceci est une mention au bulletin qui signifie que l'étudiant est dans l'impossibilité de compléter un cours pour un motif indépendant de sa volonté.

Déficit et délaissement du personnel

Post-pandémie, une tendance actuelle a été clairement remarquée par l'ensemble des étudiants au collège : plusieurs professeurs et employés semblent quitter le cégep. À première vue, cela pourrait sembler relativement normal, mais cette tendance augmente de plus en plus à Maisonneuve.

Son effet sur les élèves

Un secteur en particulier qui a été touché par cet « exode » est l'aide psychologique et de travailleurs sociaux. Ce sont des ressources qui sont supposées être disponibles pour les étudiants.

Le centre d'aide aux étudiants (SAIDE), créé afin d'appuyer les élèves dans la préparation d'examens, est lui aussi débordé, n'ayant pas assez d'employés pour subvenir aux besoins.

Le manque d'écoute

Ayant exprimé leurs préoccupations face à la gestion administrative auprès de leur syndicat, les professeurs ont dû se révolter contre des membres de la direction. Ils ont réussi à accomplir leur objectif et à faire passer le vote afin de renvoyer certains visages de l'administration.

Ça n'a été que quelques jours plus tard que les enseignants ont découvert que la décision avait été renversée, suspendant la résolution des professeurs. On avait donc décidé d'ignorer la demande générale des enseignants.

La liste d'offres d'emploi

D'après Emploi CÉGEP, au mois d'avril 2023, plus de cinquante jobs étaient disponibles au Collège de Maisonneuve. Cela veut dire que durant cette session d'hiver, cinquante différents postes ont été délaissés.

À première vue, ce nombre peut sembler petit face aux 7000 élèves qu'héberge l'école, mais ce nombre incroyable d'emplois disponibles est bel et bien immense.

Le Collège Dawson, une énorme école anglophone ayant une très bonne réputation, a offert le même nombre de programmes et a eu le même nombre d'étudiants. Dawson, par contre, semblait seulement nécessiter le dixième du nombre d'employés manquants à Maisonneuve afin de combler tous les postes essentiels.

Donc pour chaque offre d'emploi que présente le Collège Dawson, dix autres postes sont inoccupés à Maisonneuve.

Qu'est-ce qui explique donc ce manque d'employés au Collège de Maisonneuve? Est-ce normal que plusieurs employés du cégep démissionnent pour rejoindre un autre poste rémunéré au même salaire, mais à un lieu différent?

La construction et les lieux communs

Si vous êtes des habitués de l'île de Montréal, vous êtes donc habitués aux bruits de marteaux-piqueurs. Malheureusement, les élèves à Maisonneuve sont aussi habitués à ces magnifiques bruits dérangeants.

En passant par la cafétéria et le jardin intérieur, pour enfin ne jamais terminer de réparer les escaliers roulants, la construction au Collège de Maisonneuve ne semble jamais achevée.

Ne venons-nous pas juste d'avoir une pandémie nous empêchant de nous déplacer au Collège? Le manque de « timing » face aux travaux est incompréhensible et injustifié, d'autant plus que plusieurs lieux communs sont fermés sans préavis.

En effet, ayant autant d'élèves, les endroits pour étudier ou manger sont déjà limités, et les aires en construction ne font que rajouter de l'huile sur le feu.

L'exemple du café étudiant en est un bon, puisque ce dernier a été transformé en salle de « spinning » sans avertissement. Cette salle est maintenant utilisée à des fins monétaires pour le collège, pour deux raisons : 1) le cégep reçoit l'argent lorsqu'on loue l'espace de l'ex-café étudiant et 2) le cégep a une exclusivité sur la cafétéria maintenant que le café étudiant ne lui fait plus compétition. De plus, la nouvelle transformation du café étudiant était utilisée par les équipes d'improvisation, qui ont été contraintes de trouver un nouvel endroit pour pratiquer.

Au prix que paient les étudiants et les contribuables de la communauté, ne devraient-ils pas bénéficier d'un meilleur environnement d'apprentissage?

Prendre le problème en main!

« Un collège reconnu pour la qualité de sa formation et constamment en marche vers la réussite éducative de ses étudiants. »

Après avoir enduré absurdité après absurdité, l'association étudiante a décidé de prendre le taureau par les cornes. Six élèves ont composé, imprimé puis distribué un tract aux plus récentes portes ouvertes, décrivant les nombreuses failles du Collège.

Ayant le droit, en tant que membres exécutifs de l'association étudiante, de partager

l'opinion et de promouvoir les intérêts des étudiants du Collège de Maisonneuve, ces élèves ne s'attendaient pas à recevoir des menaces aussi insensées.

Ce tract a été saisi par des employés de l'administration, qui ont ensuite envoyé une mise en demeure à l'association étudiante, par crainte de diffamation envers le collège. Les élèves ont aussi reçu des menaces personnelles de notes au dossier.

Malgré l'appui des professeurs de sciences sociales, le problème s'est lentement dissipé, mais la rage étudiante reste tout de même dans l'air.

Que dire de cette censure? Que penser de la manière dont le collège traite ses étudiants et ses employés?

Les élèves ont montré leurs efforts et leur mécontentement face à la façon dont le Collège de Maisonneuve gère les préoccupations des étudiants. Espérons que cela incitera l'administration à être plus réceptive aux préoccupations des étudiants et à travailler en collaboration avec eux, au lieu de se cacher la tête dans le sable.

Sources



Y'a quelqu'un dans le cégep

Il va sans dire que les opinions formulées ci-bas ne reflètent pas nécessairement celles du Trait d'Union.

Funky

Les gens de Techniques policières se croient supérieurs aux autres.

Être grano c'est sexy.

L'impro est la meilleure forme d'art.

Les sciences humaines, c'est plus dur que les sciences nat'.

J'aime les cornichons trempés dans le chocolat.

Les hommes machos.

Le Kraft Dinner, c'est dégueulasse!



Source : <https://www.avclub.com/shrek-lesque-shrek-burlesque-show-australia-18487321818d95cf8ae6c764060f7d4bof6ec28c81.webp>

Humour noir

Les age gaps sont pas si pires!



qui se promène et qui pense ça

Sérieux

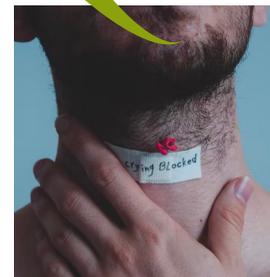
Le budget est inexistant pour le programme de soins infirmiers.



Tout le monde devrait avoir Twitter.



Montrer ses émotions, ce n'est pas un signe de faiblesse! Men can cry too!



Les femmes devraient avoir congé pendant les menstruations. ON SOUFFRE.



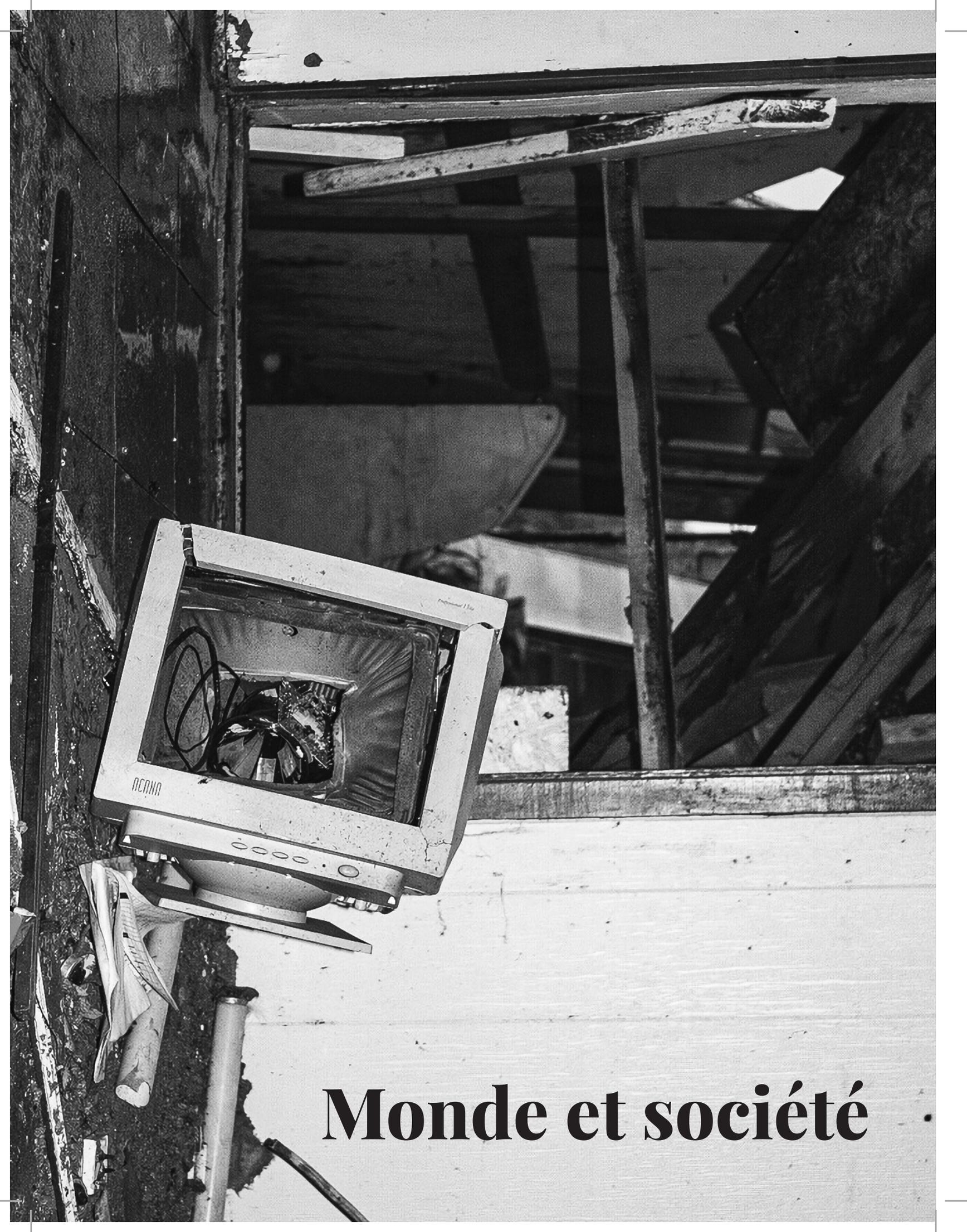
Tu ne peux pas être féministe si tu es homophobe, transphobe, raciste, xénophobe, capitaliste...

Avertissement : Humour noir

Les personnes qui ont fait des crimes vraiment mauvais devraient être les sujets d'expérimentations pour développer des médicaments.

J'aime les ananas sur la pizza.





Monde et société

P'tite histoire du *gonzo* : journalisme, motos et porno

Un article d'Émile Arsenault-Laniel



Le journalisme ultra-subjectif, ou gonzo, repose sur l'expérience vécue. Une approche qui s'explique par l'envie de prendre le contre-pied de la vision très encadrée et objective prônée par les mœurs journalistiques lors de la création de cette forme de reportage. Une méthode allant à l'encontre d'une rigueur structurelle toujours présente dans le milieu journalistique contemporain. Il est question d'un mode de partage priorisant la plongée du lecteur au sein d'un sujet par l'utilisation d'une narration dite subjective. L'auteur est au centre de son propre récit, lui qui aborde l'événement du point d'un témoin direct.

Le digne représentant de ce procédé se trouve être Hunter S. Thompson : délinquant, toxicomane, instable et journaliste prestigieux. Né en 1937 à Louisville, Thompson est reconnu pour une fougue acquise ou plutôt présente depuis sa tendre enfance, mais celle-ci sera décuplée par le décès de son paternel lorsque le jeune Thompson n'a que 14 ans.

Il s'enrôle dans l'armée américaine et vit son premier contact avec le journalisme en tant que chroniqueur sportif sur une base militaire, le poussant ainsi à se plonger dans ce domaine. Une insubordination entraînera son renvoi. Nouvellement libre de ses obligations, il multipliera les petits contrats pour des publications telles que le *Time* ou le *Middletown Daily*.

En manque d'aventure, il quitte sa terre natale pour Porto Rico, où il travaille pour plusieurs journaux avant de revenir aux États-Unis et de s'installer sous la bannière du *New York Herald Tribune*. Il profitera de cette période pour rédiger *The Rum Diary*, un ouvrage personnel se focalisant sur un journaliste (Thompson lui-même) qui débarque dans les Caraïbes pour réaliser un travail approximatif dans un journal précaire en enchaînant les bières entre deux sujets boiteux. Le texte ne sera publié qu'en 1998, mais il est question de la première incursion dans ce qui va être baptisé le journalisme *gonzo*.

C'est en 1965 qu'il va faire la rencontre de membres en règle des Hells Angels. À ce moment de son histoire, l'organisation est connue du grand public pour ses immenses débauches nécessitant de s'appropriier de petites bourgades et entraînant la zizanie chez les communautés visitées. Une situation causant voies de fait, viols collectifs, introductions par effraction et une diversité conséquente de crimes à faire rougir les plus endurcis; tout cela sur une période qui s'échelonne sur plusieurs jours.

Une image véridique, mais unilatérale encouragée par le traitement que font les médias d'information qui n'abordent que ces frasques effrayantes, utilisant la frayeur et les craintes pour vendre du papier.

Hunter S. Thompson va donc fraterniser avec cette bande de motards criminalisés pour brosser un portrait se voulant plus près de la réalité, l'amenant ainsi à participer aux activités de ce groupe. Il faut spécifier que le fonctionnement des Hells que connut Thompson n'est pas comparable à l'organisation que nous connaissons aujourd'hui. Il était question d'une structure prônant la liberté individuelle et se réalisant autour de celle-ci, elle ne se soumettait à aucune règle provenant de l'extérieur et la vie s'organisait entre les balades en Harley et de grandes fêtes où drogues et alcool affluaient.

Cette collaboration d'une année se conclura par le passage à tabac du journaliste par des motards intoxiqués. Cette expérience mènera à la rédaction de *Hell's Angels*, un ouvrage propulsant la carrière de l'auteur et menant la découverte de sa méthode. Cette situation lui permettra alors d'obtenir du travail dans des magazines tels que le *Rolling Stone*. Pour les plus curieux, la phrase qui entraînera son passage à tabac sera celle-ci :

« Only a punk beats his wife and his dog. »

Visiblement, un de ces hors-la-loi appréciait assez Thompson pour lui offrir un traitement similaire à celui qu'il réservait à sa propre femme et si l'on se fie à l'ouvrage de la première personne concernée par cet acte d'une grande barbarie, dès qu'un Hells commençait à frapper, les autres suivaient.

C'est véritablement avec la publication de *The Kentucky Derby Is Decadent and Depraved* pour le *Scanlan's* que le journalisme ultra-subjectif ou *gonzo* va être identifié comme un nouveau

genre. Un élément cocasse sachant que l'attrait de ce texte en particulier proviendra de la difficulté qu'a eue le journaliste à gérer l'utilisation de son temps. Le travail ressemblera à la mise en commun de notes qu'aurait rapidement prises l'auteur. Le lectorat sera conquis et le procédé voyagera.

Ce qui engendrera la création d'une meute d'intellectuels-fauteurs de trouble fortement inspirée du travail de Thompson. Il faut comprendre que si l'expérience est véritablement vécue par le journaliste appliquant la méthode *gonzo*, l'information peut être biaisée par l'implication de celui-ci. De plus, si ce dernier suit le même régime que Hunter S. Thompson, c'est-à-dire une consommation abusive d'alcool et de drogue, les observations peuvent être teintées. Le procédé modifie d'une certaine façon le réel, mais offre une vision plus impressionnante restant à la limite du journalisme, car toujours dans un souci de trouver et d'offrir la vérité. Selon William McKeen, président du département de journalisme de l'Université de Boston et l'auteur de la biographie d'Hunter S. Thompson, malgré l'approche profondément subjective du savant délinquant, celui-ci resta fidèle à son titre de journaliste sans jamais traverser la frontière séparant l'information de la propagande. Des dires encore plus pertinents sachant qu'il s'intéressa énormément à la politique américaine au courant de sa prolifique carrière.

Un élément pouvant paraître surprenant, mais qui ne l'est pas au vu du traitement de notre propre histoire, c'est qu'il est possible de remonter bien avant la naissance d'Hunter S. Thompson pour trouver des traces du journalisme *gonzo*. En effet, Thompson popularisa le genre et lui donna son aspect « sale gosse », mais c'est au 19^e siècle que l'aventure de Nellie Bly débute.

Âgée de 21 ans, Bly, de son véritable nom Elizabeth Jane Cochran, va rédiger une vive

critique à l'encontre d'un article s'intitulant *What Girls Are Good For*. Le journal *Pittsburgh Dispatch* sera fortement impressionné par la jeune auteure, lui permettant de se faire embaucher et ainsi de se faire un nom dans un domaine qui était très peu inclusif à l'égard des femmes.

À l'image de Thompson, Bly va être affecté par la mort de son père, une trace qui va être constitutive de son style, puisque cela entraînera une certaine précarité et l'arrivée d'une nouvelle figure paternelle encline à la violence. Une situation qui poussera cette journaliste à se tourner plus tard vers les misères vécues par la classe ouvrière américaine. Après un départ précipité du Mexique pour fuir un gouvernement n'appréciant guère son travail, elle va se rendre à New York et trouver sa place au sein de la rédaction du *New York World* dirigé par Joseph Pulitzer. Pour le quotidien, elle simulera la folie et se fera placer de force au New York Lunatic Asylum, situé sur l'île de Blackwell Island, en tant que Nellie Brown, une immigrante cubaine fraîchement débarquée. La tâche va révéler des conditions et des pratiques scandaleuses de la part du personnel manquant de formation et, par extension, de l'État. Dans ce lieu se trouvaient évidemment des femmes atteintes de maladie mentale, mais aussi des immigrantes ne parlant pas anglais et des femmes pauvres et sans famille. Qui plus est, l'hôpital, conçu pour accueillir mille patients, en contenait mille six cents. C'est après dix jours d'internement que le journal obtient la libération de la journaliste. Son travail fut publié sous la forme d'un article en deux parties et d'un ouvrage se nommant *Ten Days in a Mad-House*.

Ce qui fait de Nellie Bly la créatrice du concept de reportage « sous couverture » et accessoirement des grandes lignes du journalisme gonzo, et cela même si le terme n'existait pas en 1887.

Si elle ne peut être considérée comme la créatrice de ce genre, il est impossible de la dissocier de celui-ci. Cependant, il faut reconnaître qu'elle ne glisse pas entièrement dans le carquois de ce qui deviendra la méthode des journalistes « gonzoïdes ».

Cette dernière savait user de l'aspect plus sensationnel de l'information pour vendre des exemplaires et se faire aimer des lecteurs, devenant ainsi une journaliste vedette. Cette notoriété ne peut être remise en doute sachant que la simple mention de son nom permettait d'attirer l'attention des consommateurs et que les concurrents du *New York World* se doteront à leur tour de journalistes répliquant la méthode de Bly pour tirer bénéfice de son succès.

Contrairement à ce que prônait Thompson, l'approche sensationnelle tendant vers le divertissement vient affaiblir le travail journalistique qu'elle offre, mais ne retire en rien l'importance de celle qui deviendra un véritable pilier de l'univers journalistique.

Par définition, l'observateur usant de la méthode *gonzo* le fait dans un souci d'honnêteté envers le public, il cherche à être le plus près possible de la réalité, celle qu'il vit et capture sur le vif, en s'immergeant dans l'événement quitte à sacrifier l'objectivité. Une décision se plaçant à l'encontre du formatage d'une industrie offrant de l'information à la manière d'objets de consommation. À la suite de son enquête à l'actuelle Roosevelt Island, Bly va refuser de s'attarder sur le point de vue des employés de l'asile et cela même après plusieurs années, préférant antagoniser le personnel du New York Lunatic Asylum. En revanche, un journaliste québécois du 21^{ème} siècle agissant de la sorte contreviendrait aux articles suivants du *Guide de déontologie journalistique du Conseil de presse du Québec* :

Art. 9 : Qualités de l'information

d) équilibre : dans le traitement d'un sujet, présentation d'une juste pondération du point de vue des parties en présence ;

Art. 17 : Équité

Les journalistes et les médias d'information traitent avec équité les personnes et les groupes qui font l'objet de l'information ou avec lesquels ils sont en interaction.

Le journalisme *gonzo*, de la même manière que le nouveau journalisme, ne traverse en principe jamais la limitation tracée entre le travail journalistique et l'aberration déontologique puisque les règles empruntées aux œuvres de fictions ne servent qu'à la passation d'informations concernant l'émotion de l'auteur et de l'information reçue, donc toujours factuelles. Certes, le tout est narré comme si le journaliste était le personnage d'une histoire fictionnelle interagissant avec des individus l'étant aussi, mais il est question d'une forme de journalisme se basant sur le partage de sentiments et non pas sur du sensationnel au détriment de la véracité (du moins en théorie).

Il est toujours possible de trouver des artistes plongeant la tête première dans des sujets incongrus et controversés, appliquant les codes immanents du journalisme ultra-subjectif, et cela, même au Québec.

Jean-Marc Beausoleil en est un exemple frappant. L'auteur de l'essai *Pornodyssée, une saison dans l'industrie pornographique québécoise* s'est imprégné de l'univers du film pour adultes se développant au Québec et fut le témoin direct de ses rouages. Il faut savoir que la ville de Montréal est une plaque tournante pour cette industrie, celle-ci se voulant discrète, comme l'explique Maxime Bergeron en entretien avec Annie Desrochers pour faire la promotion de son documentaire,

Montréal XXX :

« Il reste quand même un stigmat, un tabou assez puissant; même en 2019, même dans une ville ouverte comme Montréal, même dans des compagnies qui offrent des conditions de travail avantageuses pis des emplois intéressants. [...] Les gens ont souvent peur de la réaction de leur famille. »

Ce que permet le travail de Jean-Marc Beausoleil, c'est de franchir cette barrière. Le lecteur va être immergé, de la même manière que fut l'auteur, dans l'industrie pornographique pas si fièrement québécoise. L'approche de Beausoleil permet de présenter ce milieu sans pour autant verser dans l'excès. Il n'est pas dans une approche glorifiante et à l'inverse ne noircit pas le portrait qu'il dépeint. Il se présente comme le témoin de situations, certaines d'une grande violence et d'autres pouvant être considérées comme une accession à la réussite capitaliste. Cela dit, en bout de ligne, ce que l'auteur vient offrir, c'est le parcours des personnes qu'il a côtoyées. Pas des monstres, mais des personnes ordinaires avec des problèmes et des comportements l'étant tout autant.

Et c'est là tout l'intérêt du *gonzo*.

Photo prise par Émile Arsenault-Laniel

Sources de l'article



Trans en 2023 : de Maisonneuve à Washington

Un reportage de Noah Boisjoli-Jebali



Cent-cinquante projets de loi ciblant les droits des personnes transgenres ont été déposés à travers les États-Unis depuis le début de l'année 2023. De fait, dans l'Utah et le Dakota du Sud, les soins d'affirmation de genre sont maintenant proscrits pour tout individu de moins de dix-huit ans. Certains États considèrent même élever cet âge à vingt-et-un, voire vingt-six ans.

Bien qu'aucun projet de loi de cette ampleur n'ait été introduit ici pour l'instant, des activistes et des expert-e-s déplorent une montée de la rhétorique transphobe au Canada – une situation « terrifiante », selon Fae Johnstone, la directrice exécutive de Wisdom2Action.

Place à l'amélioration à Maisonneuve

J'ai donc mené un sondage anonyme au sein

de la population transgenre et non-binaire du Collège de Maisonneuve afin de prendre le pouls de la situation. Onze ont répondu¹ – ce qui est un échantillon plutôt raisonnable étant donné que 0,79% des membres de notre génération seraient trans ou non-binaires, soit une cinquantaine de personnes à Maisonneuve.

Et le constat? C'est mitigé. Certes, la majorité des sondé-e-s décrivent la communauté étudiante comme « plutôt ouverte » et je n'ai reçu aucun témoignage d'intimidation en raison de l'identité de genre.

Cependant, cinq des onze sondé-e-s se sentent « plus ou moins en sécurité » ou « peu en sécurité » dans les toilettes et les vestiaires du cégep, contre cinq autres qui s'y décrivent « plutôt en sécurité »². Un seul individu se dit « très en sécurité ».

De plus, trois personnes ont rapporté avoir eu des enseignant-e-s qui refusaient d'utiliser leurs pronoms ou ceux d'un-e autre élève³ ; c'est ce qui est appelé du « mégenrage » (calque du verbe anglais *misgender*). Un homme trans déclare même s'être fait appeler une fille par un professeur « incapable d'utiliser [ses] pronoms ». L'étudiant ajoute : « Même après l'avoir corrigé, il ne semblait pas essayer de s'améliorer. »

En plus des trois cas précédemment mentionnés, des sondé-e-s témoignent d'un manque d'éducation au sein de la communauté enseignante et étudiante sur le respect des pronoms. « Beaucoup d'autres professeurs

1 Certain-e-s étudient présentement à Maisonneuve, d'autres y ont étudié durant les 5 dernières années.

2 À titre de comparaison, dix sur onze se sentent en sécurité dans le cégep en général.

3 Le sondage étant complètement anonyme, aucun nom n'a été révélé. (Ce n'était d'ailleurs pas le but.)

étaient simplement confus, mais ne mettaient pas d'efforts dans leur compréhension de l'identité de genre, ce qui menait à beaucoup de mégenrage », explique une des personnes interrogées.

Un autre étudiant rapporte : « En ce qui concerne les pronoms, je n'ai pas eu de problème au niveau de la demande, mais 75% des gens à qui je l'ai communiqué ne les respectent pas. »

Cela dit, la communauté transgenre et non-binaire du cégep ne tarit pas de suggestions afin d'améliorer la situation à Maisonneuve. Sans surprise, le sujet des toilettes figure en tête des priorités. Plusieurs revendiquent l'ajout de toilettes unisexes, individuelles ou qui leur seraient réservées. « C'est la chose qui me pose le plus problème », confie un étudiant. « Le nombre de fois que je dois faire le tour du cégep et des étages pour [trouver une toilette "handicapée"] qui ne soit pas occupée est épuisant. »

Des sondé-e-s proposent également d'offrir au corps enseignant une « courte formation sur l'identité de genre et les pronoms afin de diminuer le mégenrage causé par l'ignorance ». La formation pourrait aussi inclure « la façon dont [les enseignants] peuvent répondre à un-e étudiant-e lorsqu'ils se trompent sur leurs pronoms, ainsi que les façons pour mieux assimiler un changement de prénom et de pronoms et s'y habituer plus rapidement ».

L'ajout des pronoms des élèves à la liste de classe ainsi que la sanction du mégenrage intentionnel sont également cités parmi les idées d'améliorations.

Ottawa et la liberté d'expression

De telles revendications s'inscrivent dans la

4 Définition selon l'Office des personnes handicapées du Québec : « Une déficience dans la structure ou dans le fonctionnement d'un système organique [...] peut causer des incapacités temporaires ou permanentes à accomplir une activité physique ou mentale. »

même lignée que l'adoption du projet de loi C-16 par le Sénat canadien en juin 2017.

En bref, le projet de loi C-16 condamne la discrimination, les crimes haineux et la propagande haineuse sur le base de l'identité ou de l'expression de genre dans la *Loi canadienne sur les droits de la personne* et le *Code criminel*.

Avant cet ajout, lors des cas de discrimination contre les personnes transgenres, le Sénat devait invoquer les motifs fondés sur le sexe ou la déficience⁴ ; or, selon un rapport publié par un comité de spécialistes en 1999, le motif du sexe « ne [tenait] peut-être pas compte de tous les aspects de l'expérience transsexuelle, surtout de la décision de changer de sexe et la réalisation du passage au sexe opposé » et le motif de la déficience « [semblait] réduire à une pure question médicale le sentiment d'appartenir au sexe opposé ». Il était donc temps de se moderniser.

Le projet de loi s'appuyait également sur de récentes statistiques d'après lesquelles 20% des personnes transgenres en Ontario avaient déjà été agressées physiquement ou sexuellement parce qu'elles étaient trans, et 13% avaient perdu un emploi pour la même raison.

Personne ne devrait vivre dans la peur d'être ce qu'il est. Au même titre que tous les autres citoyens canadiens, les personnes transgenres ont droit au respect et à la dignité.

Marie-Claude Landry, présidente de la Commission canadienne des droits de la personne

Le projet de loi C-16 a néanmoins été le sujet de certaines inquiétudes concernant la liberté d'expression. Jordan B. Peterson, professeur

de psychologie à l'Université de Toronto, en a été le principal contestataire. Au dire du professeur, à cause du projet de loi, le mégenrage deviendrait une forme de discours haineux et Peterson pourrait être arrêté pour avoir refusé d'utiliser les pronoms d'un·e de ses élèves trans. « Je ne vais pas utiliser les mots que les autres me demandent d'utiliser. Surtout s'ils sont créés par des idéologues radicaux de gauche », a-t-il déclaré dans une vidéo sur YouTube. La professeure en droit de l'Université de Toronto Brenda Cossman a quant à elle jugé ces appréhensions injustifiées, affirmant que la simple mauvaise utilisation des pronoms d'un individu ne constituait pas un discours haineux devant la loi, et encore moins une cause d'arrestation. Pour l'instant, les craintes de Peterson ne se sont pas matérialisées à l'échelle canadienne. Une loi similaire au projet de loi C-16 avait d'ailleurs été adoptée par l'Assemblée nationale du Québec un an plus tôt.

La « maladie dangereuse » de Québec
Les acquis de la communauté transgenre du Québec et du Canada n'en demeurent pas moins précaires.

En automne 2021, le ministre de la Justice au Québec Simon Jolin-Barrette a présenté sa réforme du droit de la famille, aussi connue sous le nom de projet de loi 2. Cette réforme prévoyait, entre autres, rendre obligatoire la chirurgie génitale pour qu'une personne trans ou intersexe (voir le glossaire à la fin) puisse changer la mention de sexe sur son certificat de naissance. Pour celles et ceux qui n'auraient pas subi d'intervention chirurgicale, une mention de genre aurait pu être ajoutée au document sur demande.

Des activistes LGBTQ+ ont toutefois dénoncé cette création d'une « catégorie à part » qui pourrait exposer les personnes transgenres à davantage de discrimination en exposant leur transidentité – une « maladie

dangereuse », peut-on lire dans une lettre ouverte parue dans le magazine *Elle Québec*.

Québec a finalement amendé le projet de loi 2 afin d'en retirer l'exigence de chirurgie génitale et ajouter l'option d'une mention de sexe « X » sur les documents d'état civil.

Remous à McGill

Un nouvel événement a récemment secoué la communauté trans du Québec et du Canada – et cette fois-ci, l'incident se déroulait en plein centre-ville de Montréal.

Le 10 janvier 2023, le professeur britannique et diplômé de McGill Robert Wintemute était censé donner une conférence à l'Université McGill intitulée « Le débat entre sexe et (identité de) genre au Royaume-Uni et le divorce entre LGB (lesbienne-gay-bisexual·le) et T (transgenre) ». La conférence, organisée par la Faculté de droit et le Centre pour les droits de la personne et le pluralisme juridique, a rapidement été interrompue par une manifestation « paisible, mais bruyante » d'une centaine de personnes, en majorité des étudiant·e·s de McGill.

Wintemute est un professeur de droit spécialisé en droits de la personne au King's College de Londres. Il est également, depuis 2021, un des six membres de l'administration de la LGB Alliance, une organisation d'origine britannique qui milite pour les droits des personnes cisgenres attirées par le même sexe et insiste sur sa séparation des personnes transgenres et non-binaires. D'après l'association, le mouvement trans nuirait aux droits des femmes et des personnes LGB – notamment les lesbiennes, qui subiraient une « pression » grandissante de « devenir » des hommes.

Celeste Trianon, activiste trans et la porte-parole de la manifestation, ne partage pas cette opinion. Elle explique : « L'homophobie

et la transphobie sont les deux facettes d'un même problème. [...] Les politiciens qui avancent aujourd'hui des idées anti-trans sont les mêmes que ceux qui avançaient des idées homophobes il y a à peine dix ans. » De telles initiatives de la droite viseraient à « diviser [la communauté LGBTQ+] pour mieux [la] conquérir ».



La LGB Alliance, qui nie être transphobe, supporte la thérapie de conversion pour les personnes trans et s'oppose à la prescription « scandaleuse » de bloqueurs d'hormones aux personnes mineures. Une recherche menée par le département de psychiatrie de Harvard démontre pourtant que les bloqueurs d'hormones, qui permettent de mettre la puberté des jeunes transgenres sur pause, améliorent significativement la santé mentale de celles et ceux qui en ont reçu.

« Les femmes ont des droits elles aussi, mais la plupart ont peur de s'exprimer à cause de

l'intimidation du mouvement transgenre », a commenté Robert Wintemute après l'annulation de sa conférence.

Une lettre ouverte rédigée par le comité d'organisation de la manifestation avance plutôt l'inverse : « Les droits des personnes transgenres ne peuvent être séparés des droits des personnes gaies ou lesbiennes et ne vont pas à l'encontre des droits des enfants ni des femmes cisgenres. » Appuyée entre autres par l'association étudiante de McGill, celle de Concordia et une quinzaine d'organisations LGBTQ+ québécoises, la lettre soutient que la Faculté de droit aurait « contribué directement au même recul des droits de la personne que celui qui afflige notre monde ces derniers temps ».

Les manifestant·e·s ont scandé des slogans tels que « *F*** your system, f*** your hate, trans rights are not up for debate* », puis sont entré·e·s dans la salle afin de débrancher le projecteur et lancer de la farine sur Wintemute. Le professeur les a décrit·e·s comme « hystériques » et a comparé l'événement à l'assaut du Capitole du 6 janvier 2021.

L'Université McGill donnerait-elle une plateforme à un avocat ouvertement misogyne qui milite activement pour que les femmes retournent dans la cuisine? Non. Alors pourquoi McGill ferait-elle la même chose aux personnes trans?

Extrait de la lettre ouverte

Selon Robert Wintemute et le doyen de la Faculté de droit Robert Leckey, l'interruption de la conférence par les manifestant·e·s constituerait une infraction à la liberté académique et à la démocratie. Celeste Trianon dément cette allégation : « Je pense qu'il est important de faire une distinction entre discours libre et discours haineux. Et ici, [la conférence de Wintemute est] un discours purement haineux. »

Glossaire

Non-binaire (adjectif) : Personne dont l'identité de genre se situe en-dehors de la binarité homme/femme.

Transgenre (adjectif) : Personne dont l'identité de genre (homme, femme, non-binaire, etc.) diffère du sexe à la naissance.

Cisgenre (adjectif) : Personne dont l'identité de genre correspond au sexe à la naissance. La majorité de la population est cisgenre.

Mégenrage : Mauvaise utilisation des pronoms d'une personne.

Intersexe (adjectif) : Personne « dont les caractéristiques sexuelles ne correspondent pas aux «normes» typiques et binaires masculines ou féminines », selon Amnistie internationale.



Sources



Résultats du sondage

De simples « Mythes et Légendes du Monde » pour des gens l'étant
tout autant (Vol.1)

Des histoires offertes par Luca Decurtins (avec l'infime
collaboration d'Émile Arsenault-Laniel)



La Chasse-Galerie (Québec)

La Chasse-galerie est le récit d'un groupe de personnes voulant parcourir une distance de cent lieues à travers la forêt vierge pour atteindre leur destination, la ville de Lavaltrie. Ils sont tous bûcherons et veulent rejoindre leurs douces pour le réveillon. Huit aventuriers décident alors de conclure un pacte avec le diable en personne, permettant ainsi à un canot d'écorce de s'envoler à travers les cieux. Ils vont bel et bien fendre le ciel, mais sous certaines conditions : ils ne peuvent pas mentionner le nom de Jésus, toucher une croix ou retourner au campement passé six heures du matin, sinon le diable s'emparera de leur âme et conservera ces dernières pour l'éternité.

En arrivant auprès des gens aimés, ils font la fête et prennent un peu trop de rhum. Sur le chemin du retour, le capitaine de l'embarcation semble perdre le contrôle et finit par crier à Dieu et souligner Jésus. Les autres ivro... membres de l'expédition essayèrent de l'en empêcher, mais bien trop tard. Après cette tentative, ils s'écrasèrent lamentablement au sol et furent éjectés avec violence du bateau enchanté. La chute brutale assomma les matelots improvisés et ils ne se réveillèrent qu'après avoir été traînés en enfer. Les voilà prisonniers du royaume de Satan pour l'éternité.

*Plusieurs versions de cette légende traditionnellement partagées à l'orale existent. Certaines se terminent mieux pour les bûcherons.

Le Samichlaus et le Schmutzli (Suisse)

L'iconique duo envahit les rues suisses. Tels des rôdeurs, ils vont à la rencontre de tous les enfants, lors de la nuit du 6 décembre. Le Samichlaus est en quelque sorte l'équivalent suisse du Saint-Nicolas. Ce dernier porte des

vêtements qui rappellent ceux du Père-Noël. Le Schmutzli est le contraire du Samichlaus, une version négative et représentant le côté obscur de la fête. À l'inverse, le Schmutzli est vêtu de vêtements sombres et arbore une barbe hirsute. On le retrouve aussi muni d'une arme; son outil de torture peut être variable, mais le fouet est le plus souvent utilisé.

C'est d'ailleurs d'où lui provient son nom français : « Le père-Fouettard ». Il est vêtu salement et représente un personnage pauvre et sans éducation. C'est de là que provient son nom avec le mot « Schmutz » en allemand, qui signifie « saleté ». Son apparence et son rôle inspirent la peur dans le cœur des enfants. Il les punit en les poursuivant pour les attraper dans l'optique de faire travailler son fouet. Il les motive ainsi à être sage durant toute l'année. Un bon comportement permet d'éviter son châtement en plus de recevoir la friandise du Samichlaus. Traditionnellement, ces récompenses sont des oranges et des cacahuètes, mais l'ère commerciale dans laquelle nous vivons en déroge parfois. Cette histoire remonte à plusieurs siècles et c'est l'un des mythes les plus connus et célébrés en Suisse.

Le réveil de Monsieur Plogojowitz (Serbie)

C'est en 1725 que Peter Plogojowitz trouve la mort. Dix semaines après l'évènement et à la surprise de sa femme, il sera retrouvé devant la porte de sa demeure demandant une paire de chaussures. Après cette rencontre, le défunt quittera et ne sera pas aperçu une nouvelle fois, pas dans l'immédiat, du moins. Quelques jours après cette rencontre morbide, des habitants du village sont retrouvés assassinés. Le suspect numéro #1 était évidemment le mort-vivant aperçu plus tôt dans la semaine. Une escouade fut formée et prit la direction de la tombe de Monsieur Plogojowitz. Une fois ouverte, la porte du cercueil laissa place au corps d'un homme. Ce dernier n'était pas en

état de putréfaction. À vrai dire, il semblait en pleine forme et le contour de sa bouche était maculé de sang. Les paysans s'empressèrent de planter un pieu au plus profond de son cœur. À la suite de cette profanation de sépulture, il n'y aura plus de mort inexplicable et le vampire restera dans sa tombe, mais cette fois pour de bon.

*Une histoire exceptionnellement écrite en entier par Émile. (Oui. La gastro ça fesse.)

Sources de l'article



L'instrumentalisation de la révolte (Basquiat, Banksy & Cie)

Un essai d'Émile Arsenault-Laniel



En date du 26 octobre 2022, l'entreprise *Bombay Spirits Company* annonce fièrement la collaboration entre la descendance de Jean-Michel Basquiat et la marque Bombay Sapphire. L'entente entraîne la commercialisation d'une bouteille de spiritueux associant le nom de la marque à celui du célèbre artiste new-yorkais.

Ce nouveau produit arbore un visuel prenant source dans l'œuvre *Untitled (L.A. Painting)*, une toile dévoilée pour la première fois en 1982 lors de la deuxième exposition solo du peintre, *Jean-Michel Basquiat : Paintings* à la *Gagosian Gallery*. Il n'est pas question d'une œuvre dénonciatrice, mais d'une peinture se nourrissant de l'ambiance californienne pour représenter le sentiment de solitude que lui évoquait la plage de *Venice Beach*. Une création plus conformiste et conservant certains des éléments emblématiques du créateur comme la fameuse couronne, la pièce de monnaie et le crâne.

Le message est simple, s'offrir cette bouteille de gin format 750 ml, c'est avoir la chance de posséder une œuvre de Jean-Michel

Basquiat, et cela pour la modique somme de trente dollars et cinquante cents. Une acquisition qui ne froissera pas le grand public puisqu'on utilise certes l'image d'un artiste irrévérencieux et critique de sa société, mais en s'assurant de demeurer dans une zone de grande neutralité. Une manière comme une autre pour éviter d'aborder ses griefs visant le système de justice américain, son travail allant à l'encontre de la société de consommation ainsi que ses dénonciations à l'égard des injustices raciales vécues par la communauté afro-américaine.

Avant de pénétrer dans le vif du sujet, qui est ce prodige new-yorkais passant de contestataire à argument de vente pour une multinationale?

Né le 22 décembre 1960 à Brooklyn de l'union d'une portoricaine et d'un haïtien, Jean-Michel Basquiat va se faire connaître en travaillant de pair avec Al Diaz sur le projet *SAMO©* (Same old shit). C'est à la fin des années 70 qu'apparaîtront les premières inscriptions du duo sur les murs new-yorkais. Des murs qui devenaient par le fait même un

puissant médium d'expression. Il n'y avait pas de véritable ligne directrice, tout pouvait être digne d'une phrase à l'aérosol, et ces fameux énoncés ne laisseront pas les lecteurs indifférents. Avec l'engouement autour de leurs actes, les graffeurs accepteront de dévoiler leur histoire à Philip Faflick, journaliste pour le *Village Voice*.

Après cette sortie médiatique, Basquiat s'investira pleinement dans son rôle d'artiste. Une situation qui entraînera une certaine distance entre les deux collaborateurs. C'est au même moment que les choses commencèrent à changer pour Basquiat. Il participa à l'émission *TV Party* en se présentant comme étant SAMO©, retirant ainsi Al Diaz de l'équation.



«Girl with Balloon, Banksy»

Lui-même en situation d'itinérance, il logera chez de nombreux amis avant de s'installer dans l'East Village et de fréquenter le *Mudd Club* où performaient des artistes comme Madonna, B-52s et Blondie. Il gravitera autour de personnes avec des références communes et se constituera un réseau d'importance. C'est lors de cette période que Andy Warhol va repérer pour la première fois le jeune artiste, mais sans établir de lien. Il n'était qu'un graffeur prometteur vendant ses œuvres sur la place publique alors que Warhol avait déjà

atteint un statut important dans le monde de l'art.

Le renouveau artistique était florissant, on assistait aux balbutiements de la culture hip-hop, que ce soit à Harlem ou dans le sud du Bronx. Cette situation affectera le sentiment porté par l'artiste sur le développement culturel de son bastion, c'est-à-dire le centre-ville de New York, par des acteurs majoritairement blancs. Son parcours sera indissociable de ce ressenti. À travers ses projets, Basquiat présentera ce que c'est d'être noir dans un système tendant à écraser l'individu. Son œuvre permettra aussi de mettre de l'avant certaines des figures afro-américaines délaissées par les institutions autant d'un point de vue historique qu'artistique. Selon Suzanne Mallouk, l'artiste était lui-même incapable de héler un taxi ou bien d'accompagner certains de ses amis dans les établissements prestigieux qu'ils fréquentaient. Sur la durée, son cheval de bataille entrainera anxiété, dépression et fatigue raciale.

À cette époque, la ville de New York est misérable pour certains et sensationnelle pour d'autres. Dans tous les cas, elle avait l'allure d'une jungle imprévisible. Les crimes se multipliaient, les salles de cinéma diffusaient des films pornographiques à journée longue, certaines infrastructures étaient visiblement croulantes et les problèmes de toxicomanie se vivaient à découvert. Les gens suivant les normes sociétales fuyaient vers la banlieue ou délaissaient l'espace public. De ce fait, les marginaux prenaient l'espace nouvellement libéré. Le contrôle social n'étant plus actif, la délinquance s'enracina. Une période qui sera représentée avec subjectivité par les travaux du photographe Miron Zownir. L'ambiance entourant cette réalité crasseuse va être source d'inspiration pour une tonne d'artistes émergents et Basquiat ne fera pas exception.

Dans les faits, sa démarche sera tellement ancrée dans son environnement qu'elle finira par déteindre sur la perception du public. Dans l'imaginaire collectif, l'histoire de Jean-Michel Basquiat est similaire à celle racontée par Voltaire à travers sa pièce *L'Ingénu*. Un jeune prodige issu de la diversité, provenant d'un milieu économiquement précaire et qui maîtrise son art de manière innée, et bien évidemment, pour le plus grand plaisir de la bourgeoisie. S'il est possible de dresser un lien véritable entre cette vision d'un virtuose sans éducation ni culture (popularisé par l'artiste lui-même) et le concept de profilage racial, il n'en reste qu'elle est partiellement fictive. Basquiat fut élevé dans une famille de la classe moyenne, sa mère encouragera fortement son amour pour l'art et lui enseignera l'importance de l'éducation. Il commencera donc à dessiner très tôt, il en sera de même pour la lecture. À l'âge de sept ans, le jeune Basquiat est heurté par une voiture. Il passera un mois à l'hôpital et se fera offrir le livre *Gray's Anatomy*, un ouvrage qui aura une forte influence sur son travail. La même année, ses parents divorceront et il rejoindra son père et ses deux sœurs. À l'âge de 8 ans, il est déjà considéré comme trilingue. Des années plus tard, l'internement de sa mère dans un hôpital psychiatrique ainsi que des déménagements réguliers pousseront le jeune homme à la rébellion. Malgré quelques fugues, c'est à 17 ans que Jean-Michel Basquiat abandonnera ses études et quittera le domicile familial pour croquer la vie à pleines dents.

Avant même d'avoir atteint l'apogée, l'artiste interpréta le premier rôle du film *Downtown 1981* pour le réalisateur, Edo Bertoglio. Un long-métrage permettant de bien saisir le milieu dans lequel Basquiat s'est développé.

En prime, la création du cinéaste suisse intègre des morceaux du groupe fondé par Basquiat et ses amis, *Gray*. Si l'artiste est reconnu pour ses peintures et dans une moindre mesure

pour sa poésie, il usait aussi de ses mains pour jouer de la clarinette et du synthétiseur. Il quittera le groupe en 1980 après avoir obtenu les louanges du milieu artistique pour son implication dans le *Times Square Show*. Cet événement mettait de l'avant les artistes de l'avant-garde new-yorkaise, donc la bande de Basquiat qui réalisant des œuvres associables au mouvement néo-pop et celle se situant au sud du centre-ville qui travaillait un univers artistique plus axé sur le graffiti et le hip-hop. Tristement, le départ de Basquiat entraînera la dissolution de *Gray* qui se produira pour la dernière fois le trois août au *Mudd Club*.

C'est en 1982 qu'une histoire d'amour débute. Après plusieurs expositions et encore plus d'accomplissements à son actif, Basquiat sera officiellement présenté à Andy Warhol par le marchand d'art Bruno Bischoffberger et une forte relation s'établira entre les deux artistes. L'un cherchait à obtenir une forme de légitimité et l'autre à dynamiser une carrière stagnante. Ils travailleront énormément ensemble, s'impliquant mutuellement dans la carrière de l'autre. Warhol mentionnera même qu'il percevait Basquiat comme son propre fils. De plus, il était un véritable frein aux comportements autodestructeurs de son protégé. En effet, Jean-Michel Basquiat avait un penchant certain pour l'héroïne.

La galerie new-yorkaise *Tony Shafrazi* sera le théâtre d'une monumentale débâcle critique visant le travail de Basquiat et Warhol. Leur deuxième exposition collaborative se nommait *Paintings* et présentait des toiles travaillées de la main des deux artistes. Plusieurs thématiques étaient abordées dont l'inclusion de la culture afro-américaine et le consumérisme. L'un des formats privilégiés était l'altération du logo d'une grande marque par les artistes (ex : *General Electric, Arm & Hammer, Del Monte, Paramount*) ou bien de jouer avec les codes du circulaire, voir les deux en même temps. L'un des critiques de l'époque dépeindra Basquiat comme une simple mascotte, ce qui n'était pas

une première puisqu'il était régulièrement présenté par la presse comme une sangsue s'accrochant à la gloire de son mentor. Malheureusement, cet événement aura raison de cette amitié, l'année 1985 sera donc celle de la rupture pour les deux comparses. Quelque temps après la dégradation de leur relation, Warhol décédera des complications d'une intervention chirurgicale de routine. Après la mort de son ami, Basquiat traversera une violente dépression et perdra le contrôle de son addiction.

L'itinérance, le sida et l'usage de drogues mettront fin à la grande fête new-yorkaise. En effet, la consommation de substances augmenta en flèche, le nombre de personnes sans domicile fixe et les cambriolages augmentèrent aussi. En réponse à ces montées, les forces de l'ordre furent plus actives dans les rues. Simultanément, le virus du sida s'installa. La ville de New York disposa des panneaux affichant la montée croissante du nombre de décès qu'engendrait l'infection, les gens paniquèrent et l'insouciance laissa place à la paranoïa.

En ce qui concerne Jean-Michel Basquiat, il quitta la mégapole pour Hawaï avec en tête une simple mission, celle de se sevrer de l'héroïne et de la cocaïne. Pour se faire, il loua un ranch et ne consuma que de la marijuana et de l'alcool lors d'une réclusion qui dura plusieurs mois.

Selon le témoignage de ses proches, c'est en pleine forme qu'il retrouva la ville de New York. Il était question d'un Basquiat revigoré et qui avait l'intention de quitter de nouveau sa ville natale, mais cette fois-ci pour le continent africain. Il savait qu'il ne pouvait pas rester sur place, que cela représentait un risque. Quelque temps plus tard, on aperçut un jeune toxicomane se promener dans l'East Village avant de quitter Manhattan pour rejoindre Brooklyn. À la recherche de drogue, il s'arrêta

face à la devanture d'une cave à vin. L'homme était maigre et des plaies ouvertes couvraient son visage. Il pénétra les lieux, Jean-Michel Basquiat venait de rechuter. Le lendemain, il sera retrouvé mort d'une surdose provoquée par la prise de speedball, une injection d'héroïne mélangée à de la cocaïne. Beaucoup de ses proches ont la croyance sincère que son sevrage affecta son degré de tolérance à la drogue, transformant ainsi une dose banale en une dose létale. Le vendredi 12 août 1988 sera donc marqué par le décès de l'artiste laissant derrière lui plus de 800 tableaux, 1500 dessins et une influence durable.

Certains artistes révoltés ont déjà renié leurs positions et les accomplissements associés à ces dernières, c'est le cas de Jack Kerouac, mais Jean-Michel Basquiat ne fait pas partie de ceux-ci. Alors des questions s'imposent, pourquoi une entreprise cherchant le profit utiliserait l'image d'un homme qui était aussi acerbe vis-à-vis du système? Et encore plus largement, qu'est-ce qui entraîne un milieu mercantile comme celui de l'art à glorifier des artistes dénonçant sa structure?

Il faut prendre en considération que dans l'écosystème artistique, les œuvres ne sont plus de simples objets culturels, mais aussi de la marchandise. L'intérêt d'une œuvre d'art se trouvant sur le marché réside aussi dans la valeur qu'elle pourrait prendre. Il est question de spéculation à la manière du marché boursier. Pour un investisseur, le sous-texte d'une pièce prometteuse n'a aucune importance, ce qui devient prioritaire c'est la valeur de l'œuvre et l'aptitude de cette dernière à croître. En somme, ce qui prime c'est de réaliser un bon placement. Cette situation dénature complètement le travail et le message se voulant partagé par les artistes. Il est possible d'illustrer cette situation avec un exemple frappant. En octobre 2013, un modeste kiosque fut installé à Central Park. Un vieil homme s'occupait de la vente de toiles

réalisées à l'aide de pochoirs. L'installation resta à la disposition des passants pour une fin de semaine et les peintures étaient vendues à 60\$ l'unité. Après le retrait de cette attraction, Banksy informa par le biais de son site que les œuvres sur place étaient des originaux signés de sa main. Les projets de l'artiste britannique créent la convoitise et se vendent à des milliers de dollars. Sans l'association à son nom, on retire une certification monétaire aux œuvres. Ceci explique qu'on ne s'intéressa que très peu aux toiles de Banksy vendues par l'acteur qui se trouvait dans le parc, elles étaient insignifiantes puisque sans valeur apparente.

Ce n'est pas la seule action qu'il va entreprendre contre le milieu de l'art. L'œuvre *Girl With Balloon* sera installée dans un cadre dissimulant un broyeur conçu pour déchirer cette dernière lors d'une vente aux enchères réalisée par *Sotheby's*. Lorsque le marteau frappa pour officialiser la vente de 1.4 millions de dollars, le cadre libéra la moitié inférieure de la toile qui était dorénavant en lambeaux et suspendue dans le vide, les gens présents dans la salle crièrent et une alarme



de sécurité retentit. L'objectif derrière la performance de l'artiste était de protester contre la marchandisation de l'art. Cela dit, la maison d'enchères qualifiera l'événement de spectaculaire et la toile partiellement détruite en 2018 sera remise en vente en 2021 et permettra à sa propriétaire d'engranger 25.4 millions de dollars américains. Ce qui représente une vente approximativement 18 fois supérieure à la somme investie quelques années auparavant. La toile sera même renommée *Love is in the Bin* et Olivier Barker, président de la branche européenne de *Sotheby's*, affirmera qu'elle était dorénavant la peinture la plus iconique du 21^e siècle.

En ayant voulu dénoncer le marché de l'art, Banksy lui a donné plus de puissance. Le système utilisa son action comme une plus-value, on détourna l'événement pour engendrer encore plus de bénéfices. Bien sûr, la toile est remise en vente et entraîne un profit monstrueux, mais la performance de l'artiste va devenir une histoire que les médias d'information s'arracheront. Pour les gens au sein de ce système, les individus comme Banksy ne sont pas une menace, bien au contraire. Les agissements artistiques à l'encontre du pouvoir établi n'ont que très peu d'impact concret, mais ils amènent du divertissement et une certaine fraîcheur exploitable.

Et c'est bien cet aspect narratif qui pose un problème.

Banksy est un artiste qui provient de la rue, son identité est anonyme et il enfreint la loi en réalisant des graffitis à travers le globe.

C'est un récit qui est vendeur pour le grand public et de la même manière que pour Basquiat, on va instrumentaliser son parcours. Si aujourd'hui, des marques comme *Herschel* et *UNIQLO* signent des contrats pour obtenir le droit à l'utilisation de l'imaginaire de Jean-

Michel Basquiat, ce n'est pas pour partager ses idées avec la masse, mais parce qu'il est possible de vendre son histoire.

À la manière d'œuvres de fiction, la réalité est édulcorée par les marques. On ne mentionne pas les problèmes d'addiction de Basquiat qui entraînaient négligence et paranoïa. L'artiste est engagé, mais on évite de parler de ses positions. Il est vaguement question de la dénonciation du racisme, ce qui est factuel, mais aussi dans l'air du temps. On va mettre de l'avant sa courte liaison avec Madonna puisqu'il s'agit d'un élément « cocasse ».

Pour faire simple, on présente un prodige lisse et sympathique, accomplissant des choses incroyablement vagues et ne pouvant léser quelqu'un avec des valeurs prosociales. Et face à cela, le public répond positivement. Il est apte à déboursier même si la démarche est vide de sens, puisqu'en l'état, Basquiat n'est plus vecteur de ses idéaux et n'est que l'ombre de lui-même.

C'est le comble pour quelqu'un horrifié à l'idée d'être perçu comme la mascotte de son mentor, un simple faire valoir utilisé pour mettre de l'avant quelque chose d'autre.

Les artistes comme Basquiat et Banksy dénoncent avec force un système et ses dérives, mais sont prisonniers de celui-ci. L'art de Banksy est vendu dans des galeries à des gens fortunés, présenté entre quatre murs en échange de billets ou bien repeint par l'État dans une guerre contre le vandalisme. Même vivant, il ne peut pas combattre cela.

Comme démontré plus haut, ses attaques sont vivifiantes pour le système, mais elles sont aussi prévisibles. D'une certaine façon, le comportement de Banksy est cliché. Détruire son œuvre avec un cadre piégé ne va pas à l'encontre des agissements que l'on attend de lui. Il est dépeint comme un révolutionnaire,

alors qu'il en soit ainsi. En entretien avec les médias d'information, les dirigeants de *Sotheby's* vont affirmer qu'ils se doutaient bien que Banksy allait tenter quelque chose. Cela collait avec son image, le système a intégré son comportement pour en tirer bénéfice.

Lorsque des éco-militants projettent de la soupe sur *Les tournesols* de Van Gogh et de la purée sur *Les meules de Monet*, ils mettent à risque la valeur des toiles. À l'inverse, quand un artiste comme Banksy altère une œuvre, cela devient un moment de franche rigolade que l'on mentionne avec un sourire béat et l'objet en lui-même se voit transformé en une ode à l'opposition valant plusieurs millions de dollars.

Pour finir en simplicité, Banksy est enfermé et ses actes dénaturés. Basquiat est décédé et son legs commercialisé.

Collage fait par Émile Arsenault-Laniel

Sources



Votre dose de bonnes nouvelles

Une gracieuseté du comité

La Guinée équatoriale et la Sierra Leone abolissent la peine de mort.

La gouverneure du Nouveau-Mexique a signé un nouveau projet de loi pour garantir à tous les élèves l'accès à des repas scolaires gratuits.

Le Zellers de Gatineau est « back on track ».

Le trou dans la couche d'ozone a commencé à se résorber.

Un chihuahua sous le nom de « Pebbles » brise le Guinness World Record en étant le plus vieux chien du monde. (voir photo pour la superbe ref)

La compagnie Nike a décidé de ne plus utiliser le cuir de kangourou dans la fabrication de ses chaussures, en 2023.



Un homme à Montréal a lancé un mouvement pour supprimer gratuitement des graffitis haineux (Corey Fleischer).

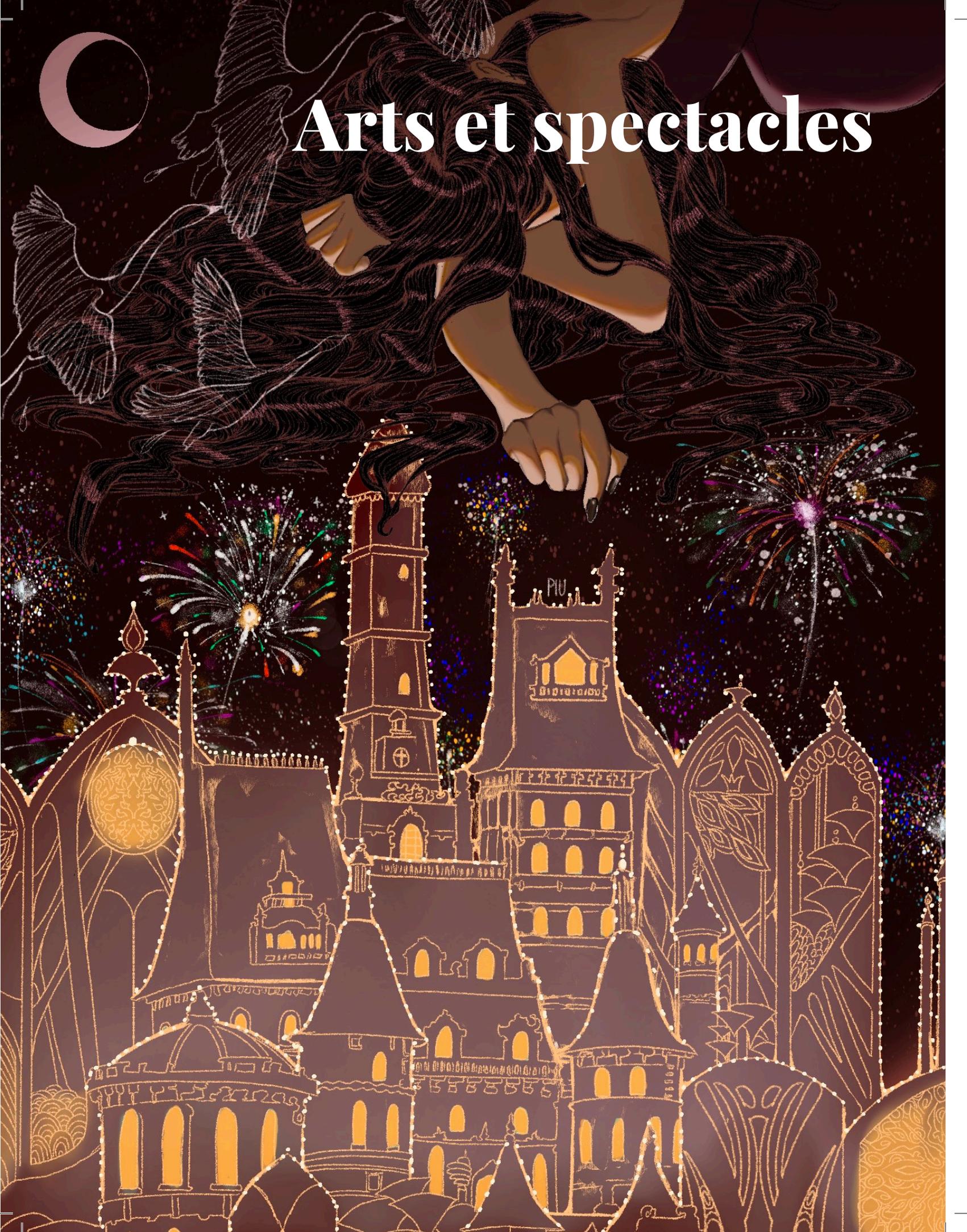
Apo Whang-Od est la femme la plus vieille à avoir fait la couverture de Vogue, à 106 ans.

L'Ocean Viking, se trouvant être un navire-ambulance, a secouru 92 migrants qui dérivait à proximité des côtes libyennes. Grâce à cette action, c'est plus de 40 enfants non accompagnés qui furent pris en charge par le personnel médical se trouvant sur place.

Une avancée dans le traitement du VIH : la première femme au monde a été guérie du virus.



Arts et spectacles



La folie des artistes

Un essai de KidaLauzia Paquette

Précision: L'auteure, ainsi que le comité du journal étudiant, ne corrobore pas le fait qu'avoir un problème mental est égal à la folie, bien que le texte puisse sembler ainsi. L'auteure ne s'est basée que sur les pensées de l'époque (quand Basquiat ou Van Gogh étaient considérés fou par exemple) et non pas les pensées modernistes.

Dans le cadre d'un de mes cours, j'ai assisté à l'exposition sur Basquiat au Musée des beaux-arts. J'avoue avoir été très choquée par les œuvres qui m'ont été présentées. Que ce soit les couleurs ou les formes, le message ou les mots, tout me semblait presque fou. Puis, j'ai entendu quelqu'un derrière moi s'exclamer : « Il est donc bien fou, lui! » Cette simple phrase m'a fait réfléchir encore et encore. D'une part je ne pouvais qu'être d'accord avec cette phrase, pourtant une part de moi n'a pas pu s'empêcher de penser : la folie n'est-elle pas simplement une caractéristique d'artistes?

Prenons par exemple Vincent Van Gogh, qui s'est coupé l'oreille et s'est suicidé, ou encore Edvard Munch qui souffrait d'intenses cauchemars et visions horribles. Louis Wain, connu pour ses tableaux de chats, souffrait de dépression et de schizophrénie. Un autre exemple est Francisco Goya, qui souffrait probablement du syndrome de Susac ou de démence paranoïaque. Bien entendu, la liste d'artistes étroitement liés à la folie est encore très longue. Ainsi, plusieurs artistes, peu importe l'époque ou le courant, souffrait ou était proche de la folie.

Mais jusqu'à quel point peut-on comparer folie et artiste? Et surtout, est-ce que cela veut dire que quelqu'un sans problème psychologique ne peut pas être un bon artiste?

« Il n'y a point de génie sans un grain de folie », a dit Sénèque, citant Aristote. Selon cette citation, on comprend que tout grand artiste

tel que Basquiat, Van Gogh ou le Caravage avait nécessairement un lien avec la folie. Mais par quoi pouvons-nous exactement reconnaître la folie? Quelle est la ligne entre folie et raison? Qu'est-ce qui les différencie?

Le dictionnaire définit un 'fou' comme quelqu'un qui « a perdu la raison, qui est atteint de troubles mentaux » ou encore quelqu'un « Dont le comportement est extravagant, déraisonnable, imprudent ou malavisé ». La folie peut notamment se manifester sous forme d'hallucinations. Ces mêmes hallucinations génèrent donc une perception du monde différente de celle des autres. Prenons maintenant Basquiat en exemple : mère allant d'institutions psychiatrique en institutions psychiatriques, consommations de drogues en plus de côtoyer d'autres maladies telle que son ex Madonna souffrant d'un trouble bipolaire ou son ami Andy Warhol qui souffrait de sylogomanie... On voit donc que Basquiat était lui aussi lié indirectement à la folie.

Nous avons donc fait le point entre l'artiste et la folie, ce qui valide la citation de Sénèque. Mais est-ce que cela veut dire que quelqu'un ne souffrant de rien ne peut pas devenir un bon artiste? Je ne crois pas, non. Certaines autres maladies semblant plus « banales », comme l'anxiété, peuvent également amener la personne atteinte à avoir une perception différente de la réalité, un univers où se cacher. Toutefois, même sans anxiété, je crois qu'il est très possible d'être un artiste sans

être considéré comme « fou ». Un auteur ne devient pas nécessairement auteur à cause d'une dépression, mais bien en lisant toujours plus de livres, tout comme un peintre peut peindre sans rêver de démons. En fait, un bon peintre est, selon moi, quelqu'un qui est capable d'aller, non pas dans un univers imaginaire, mais bien au plus profond de lui, de la même manière qu'un poète s'inspire de sa propre personne.

En conclusion, le lien entre artiste et folie est indéniable. Pourtant, la folie ne définit pas l'artiste, c'est l'artiste lui-même qui définit la folie selon ce qu'il pense, ce qu'il voit ou ce qu'il imagine. Bref, selon son univers. Ainsi, il est bien possible d'être un bon artiste sans souffrir de maladies mentales.



Sources



Nick Drake : plus que cinq feuilles

Un article de Noah Boisjoli-Jebali

Mise en garde : Mention de suicide

Toutes les citations proviennent de la biographie de Nick Drake écrite par Patrick Humphries, Nick Drake : la face cachée du soleil.



« Now we rise / And we are everywhere » : voici l'épithaphe gravée sur la pierre tombale de Nick Drake (1948-1974), un musicien d'exception dont l'ampleur du talent ne fut reconnue qu'après son décès. Ces deux lignes sont tirées de la dernière chanson de son dernier album, *Pink Moon* – de loin la plus optimiste du disque.

Né en Birmanie britannique, Nick Drake a étudié la littérature anglaise à l'université de Cambridge, où il passait ses journées à jouer de la guitare, soit seul ou devant des amis, et à fumer du cannabis. Il a également quelques fois essayé les hallucinogènes.

Très grand, élégant et toujours habillé en noir, Nick cultivait son apparence avec soin. Selon un ancien étudiant de Cambridge, Iain Dunn, « [Nick] savait très bien de quoi il avait l'air,



et de comment il était perçu par les autres. Il se construisait une image. » Il était également d'une grande gêne. Détaché de tous et toutes, il peinait à communiquer sa pensée, et malgré sa beauté et sa popularité auprès des femmes, il n'a jamais été dans une relation à long-terme. « Je pense qu'il aimait l'idée qu'on lui trouve un air mystique », a expliqué Iain Dunn. « Mais je pense qu'il était aussi authentiquement, incroyablement timide et j'ai pu moi-même constater combien il était éloigné des autres. »

En dépit de sa mélancolie et de son air affecté, Nick n'était pas malheureux, à l'époque. Son ami Paul Wheeler précise : « Les souvenirs

que je garde de lui au cours de cette période sont très drôles et pleins d'humour. »

I could have been a sailor, could have been a cook

A real live lover, could have been a book

I could have been a signpost, could have been a clock

As simple as a kettle, steady as a rock

« *One Of These Things First* », Bryter Layter

Nick abandonna ses études littéraires neuf mois avant les examens finaux afin de se consacrer à la musique. Lorsque sa mère souligna qu'un diplôme pourrait constituer un bon filet de sécurité pour l'avenir, Nick répliqua : « La dernière chose que je veux dans la vie, c'est un filet de sécurité! »

Il signa un contrat avec Island Records en 1968 et sortit son premier album *Five Leaves Left* en 1969. Le titre de l'album référait à un avertissement écrit à la fin des paquets de cigarettes Rizla : « plus que cinq feuilles ». Ironiquement, Nick Drake rendrait l'âme cinq ans plus tard.

La réception de *Five Leaves Left* fut positive, quoique peu enthousiaste. La même année, il s'installa à Londres, où il commença aussitôt à travailler sur son deuxième album, *Bryter Layter*, qui vit le jour en novembre 1970. Plus personnel et complexe que *Five Leaves Left*, *Bryter Layter* était garni d'arrangements « doux et très beaux », selon Lon Goddard, critique au *Record Mirror*. « Nick était assez euphorique », a dit Robert Kirby, qui a travaillé sur l'album avec Nick. « Le premier disque avait permis de faire connaître son nom. Je pense qu'il croyait que celui-ci serait le bon. » Malheureusement, l'intérêt du public pour la musique de Nick Drake est demeuré faible.

Cet anonymat chronique était notamment dû à la réticence du musicien à se produire sur scène. Il donnait très peu de concerts, et

lorsqu'il acceptait d'en faire, il tremblait tout le long, marmonnait, regardait par terre en jouant, quittait sans dire un mot... Nick n'était pas fait pour la scène. Selon son producteur Joe Boyd, Nick « parvenait à se raconter dans ses chansons, mais il éprouvait de grandes difficultés à parler aux gens ».

Pourtant, aux dires de ses amis de l'école secondaire, il avait jadis été un « interprète plein d'assurance ». Mais il allait de pis en pis. « J'ai échoué dans tout ce que j'ai entrepris », a un jour dit le jeune homme à sa mère.

Le manque de succès de ses albums le désespérait.

Fame is but a fruit tree

So very unsound

It can never flourish

Till its stalk is in the ground

« *Fruit Tree* », *Five Leaves Left*

En 1971, Nick consulta un psychiatre et commença à prendre des antidépresseurs, ce qui l'embarrassait énormément. Il lança en 1972 son troisième et dernier album, *Pink Moon*, qui contenait beaucoup moins de fioritures que les deux précédents. C'était d'ailleurs une décision qu'il avait prise dès la sortie de *Bryter Layter*, riche en production. « Le disque suivant sera différent », avait-il annoncé. « Il sera très simple. » *Pink Moon* ne comprenait donc que onze courtes chansons assez sombres, toutes au chant et à la guitare, à l'exception de la chanson-titre, où on peut entendre Nick jouer quelques lignes au piano. Encore une fois, l'album a peu vendu. « Peut-être est-il temps que M. Drake arrête d'agir si mystérieusement et commence à mettre de l'ordre dans sa vie », a écrit le critique de musique Jerry Gilbert dans le magazine *Sounds*.

Après avoir écouté *Pink Moon*, son ami d'enfance Brian Wells s'est exclamé à Nick : « Mon Dieu, si j'avais fait un tel disque et

qu'il ne s'était pas vendu, j'aurais été très, très énervé. » Nick a répondu : « Eh bien, maintenant tu sais ce qui ne va pas chez moi. »

Il était alors retourné vivre chez ses parents à Tanworth-in-Arden et gagnait très peu d'argent. Il ne coupait plus ses ongles, sa chambre était en désordre et ses vêtements étaient sales. Ce fut sa consommation de drogues qui précipita son déclin. Il flânait régulièrement dans un squat fréquenté par des toxicomanes. « Nick venait beaucoup ici et restait assis là », a expliqué le journaliste musical Nick Kent. « Ce n'était pas un drogué. Mais [...] ces choses l'avaient changé. »

Nick Drake a fait une surdose de Tryptizol, un antidépresseur, dans la nuit du 24 au 25 novembre 1974. L'enquête a conclu à un suicide.

Mais son histoire ne s'arrête pas ici. Bien qu'il n'ait pas été reconnu de son vivant ou

même durant la décennie suivant son décès, sa musique a gagné en popularité à partir des années 80. Depuis, ses chansons sont utilisées dans des publicités et des films, et des musiciens et musiciennes tels que Kate Bush, Radiohead, Bon Iver et The Cure ont cité Nick Drake parmi leurs influences musicales.

So look, see the days

The endless coloured ways

Go play the game that you learnt

From the morning

And now we rise

And we are everywhere

« *From the Morning* », Pink Moon

Sources



Les recommandations culturelles du comité

Arts visuels



Exposition : Parall(elles)
jusqu'au 28 mai 2023 au Musée
des beaux-arts de Montréal
\$ (gratuit pour les étudiants)
Recommandation de Maya
Photo par Hui Gao sur
Unsplash

**Exposition : L'atelier
comme création. Histoire
des ateliers d'artistes au
Québec** jusqu'au 14 mai 2023
au Musée d'art de Joliette
Tarif : 10\$ pour les - de 30
ans.
Révélatrice en conservant
une simplicité déconcertante.
Recommandation d'Émile

**Exposition : Van Gogh
Distortion** jusqu'au 21 mai
2023 à Oasis Immersion au
Palais des Congrès
\$\$ (tarif étudiant: 25,87\$)
Recommandation de Maya
photo par Redd F sur
Unsplash



Musique

**Album : Better in the Shade
de Patrick Watson**, sorti en
avril 2022
Doux et introspectif
Recommandation de Noah
Photo par Alexandre Normand
sur Flickr



Album : La Clairière de Vanille
sorti en février 2023
La douceur du baroque couplée
au rythme de l'indie rock
Recommandation d'Émile

Cinéma

Film: Le Plongeur de Francis Leclerc, sorti le 24 février 2023, en salle actuellement
Recommandation de Maya photo par Ays Be sur Unsplash



Film: Arrête avec tes mensonges de Olivier Peyon, sortie le 28 avril
Recommandation de Minji

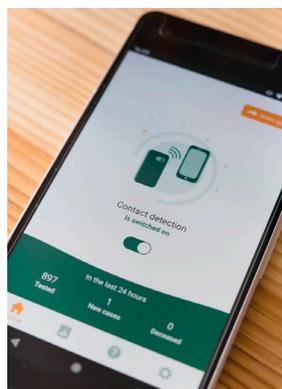
Film : Les trois mousquetaires : D'Artagnan de Martin Bourboulon, sortie prévue le 5 avril
Nostalgique des trois mousquetaires ou aïe aïe d'aventures incroyables
Recommandation de Minji



Roman : Mélasse de fantaisie de Francis Ouellette
Finaliste du Prix littéraire des collégiens 2023
Hommage sans tabou
Recommandation de Minji

Littérature

Recueil de poésie : The Good Arabs d'Eli Tareq El Bechellany-Lynch
Récipiendaire du Grand prix du livre de Montréal de 2022
Nostalgique, politique et queer
Recommandation de Noah



Roman : Match de Lili Boisvert, publié en avril 2022
Court récit féministe présentant une réalité élémentaire, mais facilement délaissée
Recommandation d'Émile

Parall(elles): la nouvelle exposition du Musée des Beaux-Arts de Montréal qui réécrit l'histoire du design

Une critique d'exposition de Maya Saprnov



Dans beaucoup de domaines, les femmes ont été discrètement effacées de l'histoire et leur travail oublié. On pense à Marie-Guy Blaché en cinéma, Katherine Johnson en astronomie ou encore Camille Claudel en sculpture, la liste est longue. Il en est de même dans l'histoire du design où des femmes qui ont pourtant, elles aussi, fait avancer le mouvement se retrouvent dans l'oubli le plus total. C'est par la collaboration entre le Programme Stewart pour le design moderne et le Musée des Beaux-Arts de Montréal (MBAM) que l'exposition Parall(elles) met en lumière les femmes du design à travers 250 œuvres de disciplines variées de plus de 200 artistes nord-américaines.

« L'art féminin »

Les œuvres des femmes ont longtemps été considérées comme de simples « travaux domestiques ». Le tissage, la couture, la broderie et la céramique n'étaient pas qualifiés comme des arts. Les artistes féminines ont

dû lutter et s'imposer pour faire valoir leur travail et pour qu'il soit reconnu pour ce qu'il est. L'exposition Parall(elles) nous permet de comprendre dans quel contexte historique et social les femmes ont peu à peu pris plus de place et à quels obstacles elles ont dû faire face. Parce que oui, des obstacles, la gent féminine en a rencontré quelques-uns au cours des siècles. Que ce soit l'inaccessibilité à l'éducation ou encore la difficulté à entrer sur le marché en passant par les contraintes sociales comme l'interdiction au droit de vote, on peut dire que les femmes ont eu un chemin semé d'embûches.

Un champ de discipline impressionnant

Afin de mettre en valeur le plus de femmes possibles, le MBAM a puisé dans sa collection et dans celle du Programme Stewart en plus des dons qu'il a reçus. Le champ des disciplines artistiques exposées est vaste. En effet, on expose de la céramique, du textile, du mobilier, du verre, de la joaillerie, des

œuvres graphiques, de la mode, de l'orfèvrerie et même des produits de consommation. Il y en a pour tous les goûts ! On met de l'avant la diversité des arts sans les hiérarchiser.

150 ans en 5 pièces

Parall(elles), c'est aussi l'histoire des femmes dans le design, d'il y a 150 ans à aujourd'hui. Dans chaque pièce de l'exposition, on nous expose des œuvres de nouvelles décennies en nous expliquant les événements qui ont marqué cette époque et la manière dont ils ont influencé les artistes et leur identités. Les valeurs sont différentes d'une pièce à l'autre, les préoccupations varient. On finit d'ailleurs le parcours sur un superbe portrait des désigneuses contemporaines à travers leurs œuvres qui montrent bien le souci pour l'environnement et la biodiversité, un sujet qui préoccupe énormément la population de nos jours.

Finalement, Parall(elles) est un merveilleux hommage aux femmes de l'histoire du design, restées trop longtemps anonymes. Représentative de la diversité, l'exposition Parall(elles) met en valeur les œuvres d'artistes de toutes cultures et origines. La multidisciplinarité de la sélection d'œuvres est incroyable et permet à tout le monde de s'intéresser à l'exposition. Parall(elles) nous introduit aux nouvelles artistes d'aujourd'hui et nous offre une approche historique intéressante.

Photos : Maya Sapronov

« Knock at the Cabin » : prévisible au possible

Une critique de film de Maya Sapronov



Knock at the Cabin, sorti le 3 février 2023 au Canada et adapté du livre d'horreur de Paul G. Tremblay *The Cabin at the End of the World* paru en 2018, est le dernier film de M. Night Shyamalan. Le réalisateur avait laissé le public plutôt insatisfait ou du moins dubitatif avec ses derniers films, notamment *Old* en 2021 ou *Glass* en 2019 et il ne se rattrape pas vraiment avec son dernier film sorti. En effet, *Knock at the Cabin* partage le public : certains trouvent que le réalisateur a réussi à revenir en force, quand d'autres commencent à sérieusement se lasser de ses scénarios bâclés.

M. Night Shyamalan nous sert un récit apocalyptique aux nombreuses références

bibliques avec pourtant très peu de scènes d'apocalypse et une très fine couche d'effets spéciaux. On suit Wen (Kristen Cui), une petite fille, et ses deux pères, Eric (Jonathan Groff) et Andrew (Ben Aldridge), en vacances dans un chalet reculé dans la forêt lorsque quatre inconnus armés viennent perturber leur tranquillité en insistant pour entrer chez eux. Inquiets, Andrew et Eric refusent d'ouvrir. C'est alors que les quatre étrangers entrent par effraction et empêchent la famille de sortir du chalet en clamant qu'il doivent choisir de sacrifier l'un d'entre eux pour sauver l'humanité entière de l'Apocalypse. Le couple, naturellement sceptique face à cette affirmation, refuse de sacrifier qui que ce soit.

Une intrigue qui bat de l'aile

Si le film nous présente un énorme dilemme, sauver soit sa famille ou le monde entier, on ne peut pas dire que les actions entreprises par les personnages sont inattendues. Oui, on est dans le doute tout le long quant à qui a raison et ce n'est certainement pas M. Night Shyamalan qui nous pousse à prendre partie, car sur ce point-là le scénario est totalement neutre. Par contre, la fin est cousue de fil blanc tout le long du déroulement de l'action. En fait, on voit venir tout ce qui se passe bien avant que ça se déroule. Niveau intrigue, c'est assez dommage pour un film d'horreur, de mystère et de suspense, surtout quand plusieurs opportunités de retournement de situation apparaissent dans l'histoire pour au final s'avérer n'être que des éléments mineurs de la trame narrative. Au niveau de l'avancement de l'histoire, il est difficile de comprendre en quoi les flashbacks de la vie du couple homosexuel nous est utile à part amener le spectateur à s'attacher à la famille, ce qui aurait pu se développer dans tous les cas avec des scènes largement écourtées. Malgré tout, le rythme est assez rapide, on ne s'ennuie pas. Comme spécifié plus tôt, les références bibliques sont nombreuses. Déjà, il y a la présence de l'Apocalypse, mais aussi des quatre inconnus qui viennent prédire l'avenir à la famille de Wen en affirmant tous avoir eu des visions de ce qui allait se passer. Ces sortes d'oracles sont en fait les quatre cavaliers de l'Apocalypse dont il est fait mention dans le Nouveau Testament. Ils sont aussi symbole des qualités humaines, soit la malice, l'attention, la guérison et l'éducation. Au début du film, Leonard (Dave Bautista), un des quatre séquestreurs, cogne sept fois à la porte du chalet, un chiffre symbolique dans la religion chrétienne puisqu'il fait référence aux sept fléaux de l'Apocalypse, qui sont des coups de colère que Dieu a jetés sur la Terre. La présence répétitive des sauterelles dans *Knock at the Cabin* vient d'ailleurs rappeler un de ces sept fléaux. Finalement, la morale

finale est difficile à saisir, laissant le spectateur perplexe face à un récit où les liens entre religion, monde moderne et homosexualité sont difficiles à saisir.

Une direction des acteurs extraordinaire

Le jeu d'acteur, en revanche, est formidable. La jeune Kristen Cui dans le rôle de Wen est vraiment très crédible, c'est impressionnant. Dave Bautista, connu pour son rôle en tant que Drax dans *Guardians of the Galaxy*, est excellent dans la peau de Leonard. Son jeu est convaincant et ses émotions ressortent à l'écran subtilement, et parfois même par une simple respiration. Quant à Jonathan Groff et Ben Aldridge, ils interprètent très bien les parents inquiets dont la principale préoccupation est leur enfant. On note aussi l'émouvant jeu de Abby Quinn dans le rôle d'Adriane (surtout lors de son monologue sur son fils), et de Nikki Amuka-Bird dans le rôle de Sabrina, deux des quatre devins. Finalement, la courte présence de Rupert Grint qui a marqué notre enfance en tant que Ron Weasley dans *Harry Potter* et qu'on reconnaît à peine tant son jeu est bon dans le rôle de Redmond, également un des quatre devins. Night Shyamalan a superbement dirigé ses acteurs et a encore une fois relevé le défi de faire jouer de manière crédible un enfant comme il l'avait fait dans *Le Sixième Sens* avec le personnage de Cole Sear et dans *Signs* avec le personnage de Bo Hess.

Les personnages sont intéressants, tous ont leur petite histoire, ce qui nous permet de cerner leur caractère et leur motivation. L'évolution de leur conviction est crédible et visible à l'écran grâce à des plans rapprochés, mettant en évidence un des personnages en pleine réflexion, par exemple.

La bande originale par Herdís Stefánsdóttir est assez bonne, elle permet de faire monter un peu la tension dans plusieurs des scènes. Une tension qui aurait d'ailleurs pu être bien plus intense si l'aspect huis clos avait été

mieux exploité. Effectivement, *Knock at the Cabin* est un huis clos, pourtant on ne ressent pas ce sentiment oppressant d'un lieu confiné qu'il est pourtant intéressant de retrouver dans les films d'horreur, surtout quand il s'agit d'une prise d'otage. On retrouve quand même plusieurs plans de caméra très intéressants et captivants, ainsi qu'une belle direction artistique.

Finalement, *Knock at the Cabin* est un bon petit film à regarder la fin de semaine mais définitivement pas le chef-d'œuvre de l'année. C'est un film loin d'être classé dans la catégorie de l'horreur ni même d'horreur psychologique à mon goût à cause de l'absence

presque totale de tension. Cela dit, le manque d'intrigue est tout de même rattrapé par le très bon jeu des acteurs et la qualité des plans et des mouvements de caméra originaux.

Knock at the Cabin (La Cabane Isolée)
Drame d'horreur de M. Night Shyamalan.
Avec Jonathan Groff, Ben Aldridge, Kristen Cui, Dave Bautista, Rupert Grint, Abby Quinn, et Nikki Amuka-Bird. États-Unis, 100 minutes, en salle.

Photo par Olivier Guillard sur Unsplash

Tribune libre





Le courant de l'est

Une série photographique de
Nathan Lauzon







Température québécoise

Une série photographique d'Émile Arsenault-Laniel

J'ai beaucoup voyagé, ces derniers mois. Pas de grands périple qui méritent votre pleine attention, mais plutôt des balades avec un appareil dans le fond de mon sac ou dissimulé près de mon corps, lui-même emmitoufflé sous plusieurs couches de vêtements. Des séances d'observation se déroulant dans le fin fond d'un rang gaspésien ou dans les ruelles crasseuses du centre-ville.

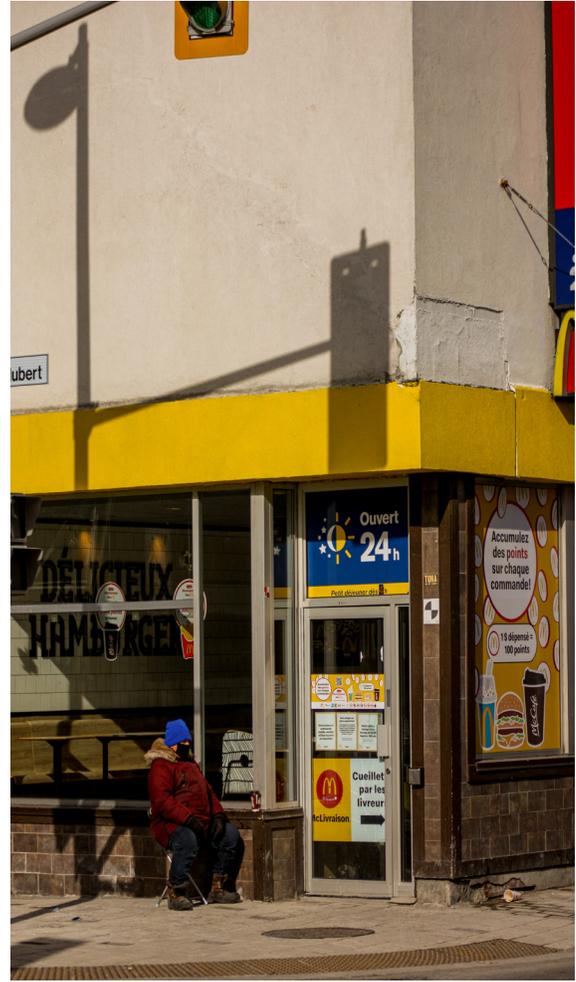
Les engelures finissent par se résorber, les factures émises par les stations-service meurent dans ma portière avant d'atteindre le recyclage. Fatalement, mes souvenirs s'amenuisent aussi.

Les photographies seront les seules traces qui persisteront, malgré le temps. Des petites fenêtres s'ouvrant sur des scènes

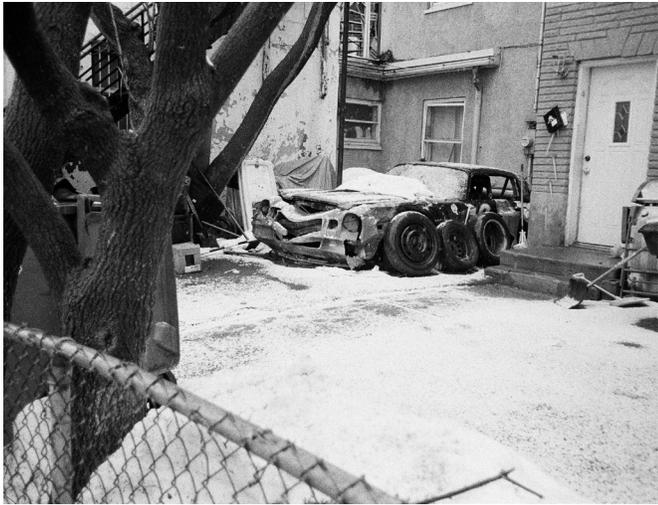
immortalisées, des moments privés de contexte qui de facto vivent par eux-mêmes. Évidemment, il n'est pas possible d'évacuer la notion du réel en photographie, puisque mon errance est la source du travail offert. De ce fait, je suis l'acteur de mon parcours, mais le témoin d'une multitude d'épisodes uniques. En ce qui concerne, les histoires partageront tout de même quelques similitudes.

De la résilience. Le raclement des semelles de bottes. Un froid mordant. Une quiétude certaine.

En somme, ce qui correspond à la température québécoise.









Le corbeau de l'Opinion contraire

Un poème de Nathan Lauzon



Les pleurs des nuages inondent les rues
noyant les verres
Un homme vêtu de noir vole dans la ville de
Montréal comme un corbeau
Il cherche un nid, il voudrait déposer ses ailes
et ses vieux os
La chance, il trouve une auberge, elle
ressemble à une poubelle
Le sombre colle les portes fermées, les mains
glissantes sur le verre
Il observe de ses yeux de corneille
Les écriteaux indiquent que seuls les vêtus en
blanc seront acceptés.
En calvaire, l'homme s'effondre.

Une jeune dame blanche comme un drap
quitte le nid de pierre.
L'amoureux des oiseaux roucoule pour attirer
son attention.
Elle l'ignore, sortant son couvre-pluie, elle

s'envole abandonnant la terre.
La porte entrouverte laisse le passage au
pauvre souillé,
Il accélère pour s'engager dans la fréquentation.

Dans la pièce ouverte siègent des dizaines de
draps blancs.
Les yeux s'accumulent vers l'inconnu, ils lui
affichent une tension
Celui qui s'occupe des boissons,
Lui dit de prendre ses pas à reculons,
Car ici,
On n'accepte pas de votre population!

L'invité non invité dénonce cette
discrimination.
Soyez raisonnable, voyons! À l'extérieur, il
pleut des grenouilles et juger un homme
Sans même qu'il n'ait pu placer un mot?
C'est déshonorable! C'est sans cœur! Je ne suis

pas un braqueur!
De cela, je ne suis pas non plus un truqueur!
Je ne cherche qu'un nid!

L'imposant maître du bâtiment écrase les
marches de ses pesants pas.

La foule de clients applaudit à son arrivée.
Le commandant tenant dans sa main un
crucifix transperce l'air avec sa main d'autorité

Les loyaux servants s'agenouillent devant sa
splendeur.

Il prend la parole : Mais cet homme tente de
nous détruire, regardez!

Il porte du noir, il cherche à nous renverser
avec un coup d'État!

La foule avale ses accusations et leur rage
s'avalanche en une gigantesque boule de
neige.

Les tribalistes prennent les armes pour
défendre leurs droits et leur roi!

Le pauvre corbeau s'enfuit de l'auberge, mais
les minions le suivent d'une extrémité urbaine
à l'autre.

Le troupeau l'attrape et ils se mettent à le
déchiqeter.

Leurs armes transpercent, poignent, explosent,
implosent, amputent et arrachent.

Une main cramoisie de liquide écrase son bec

Et ses paroles s'envolent

Ses rêves s'évaporent

Son futur se raye par la croix!

Il ne faudrait surtout pas divaguer des
conversations populaires

Car attention, le grand maître nous commande
de ne s'entremêler qu'avec nos pairs

Attention, la déclinaison de la raison mènera à
une implosion sociétale

Nos troupeaux homogénéisent leurs opinions
devant cette force impériale.

Oublions les réflexions! Nos opinions... Peu
importe, portons celles des autres!

Ils sont bons, non?

Photo de Nathan Lauzon

Concours Photo-Socio

Photos des trois gagnants

1er prix : Adam
Maatouk



2e prix : Shadrack Nkwakala
Kinsumba



3e prix : Ben
Baril



Parfois nous ne réalisons pas que les conflits qui nous entourent sont des disputes inutiles. Dans mon texte, nous pouvons voir tous les problèmes que pourrait rencontrer une société. Ils sont vus à travers les yeux d'une jeune de 8 ans – l'incarnation de l'innocence et de l'honnêteté. Par contre, pour elle, ces « problèmes » sont la norme.

La réalité de Mathilde

Une histoire de Sophie P-Desmarais



Chaque matin, il faisait chaud sous les draps. La chaleur venant du lever de soleil venait frapper la fenêtre, trempant tout sur son passage d'une sensation enveloppante. On aurait dit du miel tiède qui venait l'enrober des orteils jusqu'au bout du nez.

– Coucou, mon amour.

Une main douce vint se poser sur la petite tête de Mathilde. C'était sa manière préférée d'être réveillée. Elle se sentait si étreinte d'amour, elle ne voulait jamais échapper à ce moment. D'autant plus qu'elle se faisait tirer du sommeil pour aller à l'école.

Beurk!

Le petit œil droit de Mathilde s'entrouvrit. Elle observait la face à la peau pâle devant elle, les cheveux très courts et brun foncé, le sourire grand.

Parfois, Mathilde confondait son parent.

Sa maman ne voulait pas toujours qu'elle l'appelle « maman », mais préférait plutôt « papa ». On lui avait dit que c'est parce que son parent n'aimait pas s'identifier à un genre et que le sien était plutôt fluide. Pour iel, s'identifier comme un garçon ou une fille, ou quelque chose entre les deux, dépendait de comment iel se sentait à ce moment précis.

C'était difficile quand Mathilde apprenait comment s'exprimer à l'âge de cinq ans, mais maintenant tout allait bien.

Aujourd'hui, son parent ne lui avait pas fait signe de l'appeler par un pronom différent de ce qu'on lui avait assigné à la naissance.

– Allo maman, grommela-t-elle.

...

Elle était en retard.

La famille de Mathilde était souvent retardataire et elle se retrouvait beaucoup à devoir courir jusqu'à ses cours. Ses petites jambes ne couraient jamais assez vite pour être à l'heure.

La maitresse de classe avait déjà les mains sur les hanches.

– En retard, mademoiselle Archambault?

Les yeux de la classe tournèrent vers la

nouvelle arrivante et ses joues prirent feu.

Elle prit place à son pupitre habituel, la tête cachée sous son capuchon.

Au moins, aujourd'hui ils parlaient du réchauffement climatique.

Ils discutaient souvent de ce sujet, et c'était devenu un des sujets favoris de Mathilde puisqu'elle en connaissait davantage sur la matière; son papa lui en parlait souvent.

Elle ne savait pas ce qu'elle aimait le plus à l'école : son cours de science lorsqu'ils parlaient de changements climatiques, ou bien son cours d'arts plastiques lorsqu'ils faisaient des avions en papier.

Les deux sont des sujets dont elle entendait parler depuis la maternelle.

Si Mathilde pouvait choisir quel animal en voie de disparition elle serait, elle choisirait le requin blanc.

...

C'est la folie au dîner.

Les amis de la classe criaient et couraient partout.

C'est le pudding de la cafétéria qui a provoqué le chaos.

Les desserts étaient projetés de droite à gauche, de haut en bas; tous les murs ont été recouverts de chocolats.

Si la maman de Mathilde ne l'avait pas déjà avertie de ne jamais manger des choses venant du plancher, elle aurait probablement pris une grande lichée.

Il leur a fallu la directrice pour venir les calmer. Elle les a regardés d'un œil si effrayant, si menaçant, que Mathilde en avait les larmes aux yeux.

Elle n'avait jamais vu la directrice de cette manière. Elle était souvent joyeuse et venait toujours leur souhaiter une bonne journée au début des classes. En plus, elle portait toujours des chaussures assorties à son hijab. Ce serait toujours la meilleure directrice.

Les parents de Mathilde lui avaient dit qu'elle devait se compter chanceuse, puisque dans certains pays, on n'aurait pas laissé sa

directrice enseigner à cause de son signe religieux.

Cela la rendait triste, puisque Mathilde ne pouvait pas imaginer l'école sans elle.

...

C'est mamie qui venait chercher Mathilde aujourd'hui.

Elle ne l'avait pas vue depuis plusieurs semaines, puisque Mamie était allée voyager dans un autre pays. Depuis que son mari est mort, la grand-mère de Mathilde se retrouvait souvent triste, souvent seule, jamais contente. À la porte de sortie de la cour d'école, Mamie agitait la main pour la saluer.

Elle avait sur le dos un gros manteau gris enrobé d'une écharpe rouge. Un vent froid vint souffler dans ses cheveux gris.

Les feuilles tombaient déjà.

Mathilde a ramassé la plus belle feuille qu'elle ait jamais vue. C'était une feuille d'érable! Elle était pointue, avec des bouts rouges et orange. On aurait dit du feu, partout par terre et dans les arbres!

Mathilde s'approcha de sa grand-maman chérie et lui montra sa feuille.

– Elle est belle, non?

Peut-être que ça la ferait sourire, cette magnifique feuille. Elle était si belle que peut-être que mamie oublierait qu'elle était triste. Elle hocha la tête et lui prit la main.

...

Elles marchaient toutes les deux dans le parc près de chez Mathilde.

Mamie faisait balancer leurs bras et chantait tout bas un air familial.

En lui tenant la main, la fillette sautillait à cloche-pied, comme si elle jouait à la marelle. Quelques sauts plus tard, elles s'assirent pour manger les barres tendres au chocolat de grand-maman. Elles étaient chaudes et fraîches, et Mathilde en avait mangé deux d'affilée.

Elle lui racontait comment s'était passée sa journée à l'école, mais Mamie ne semblait pas

l'écouter.

Mathilde suivit le regard de sa grand-mère et vit qu'elle observait les hommes qui s'assoient sur l'autre banc du parc. Ils étaient grands et avaient tous les deux des cheveux courts, et discutaient comme le faisaient Mathilde et Mamie.

– C'est des amoureux, comme mes papas! ricana-t-elle.

Sa grand-mère hocha la tête d'un air approbateur, mais Mathilde reconnaissait le regard qu'elle posait sur ces hommes.

C'est le même regard que Mamie posait sur Larry, l'homme près de chez Mathilde qui la saluait lorsqu'il fouillait dans le recyclage.

Il cherchait souvent des canettes ou des bouteilles et les parents de Mathilde préparaient parfois un sac rempli de matière consignée à lui donner.

Souvent même, elle allait donner le sac à Larry elle-même, comme une grande.

Grand-maman était venue souper pour voir sa petite-fille le mois dernier, et lorsque Mathilde s'apprêtait à saluer son flâneur de rue préféré, sa Mamie l'avait châtiée. Ses parents se sont par la suite disputés avec sa grand-mère, comme ils le faisaient souvent.

Mathilde ne comprenait pas pourquoi Mamie posait ce regard sur ses hommes. N'étaient-ils pas comme ses parents?

Elle espérait aussi un jour pouvoir trouver quelqu'un qui l'aimerait autant que ses parents s'aimaient. Elle voulait tomber en amour comme dans les films.

– Assis-toi et mange correctement, dit sa grand-mère, comme le ferait une demoiselle! Et croise tes jambes, tu portes une jupe, franchement!

Elle haïssait les jupes! Elles étaient longues et ne couvraient jamais ses genoux qui s'éraflaient quand elle jouait au ballon.

Elles finirent leurs collations et continuèrent leur marche.

...

Au souper, les parents de Mathilde avaient l'air préoccupés.

Maman prenait un appel dans l'autre chambre et sa soupe se refroidissait. Mathilde avait presque fini la sienne, mais la conversation de travail de sa mère ne semblait jamais vouloir arrêter. Elle parlait de plus en plus fort, comme si elle était fâchée contre son collègue.

Pourtant, maman avait toujours dit à Mathilde de ne jamais crier ou de hausser le ton, sauf si elle était en danger.

Papa, de son côté, regardait son téléphone en mangeant son souper.

Il lisait souvent les nouvelles sur son portable, voulant le plus possible savoir ce qui se passait dans le monde.

Mais Mathilde ne comprenait rien des gros mots qu'ils utilisaient dans les articles. Ils utilisaient des gros mots, des grandes phrases, et de toute façon elle aimerait beaucoup plus parler à son papa de son cours de science que de regarder un téléphone.

...

C'était maintenant l'heure de se coucher.

La journée de Mathilde était remplie d'énergie et de jeux; elle était fatiguée.

Brossage de dents, pyjama, hop au lit.

Ses parents étaient auprès d'elle. Ils lui souhaitèrent une bonne nuit.

Elle s'apprêta à s'endormir, mais elle pensait à demain, toute excitée de sa prochaine

aventure, de son prochain défi.

Elle voulait voyager autour du monde et vaincre tous les dragons!

Mais pour l'instant, Mathilde n'aurait que des journées normales.

Comme aujourd'hui.

Balade montréalaise:

un texte d'Émile Arsenault-Laniel



Son corps se glisse à travers le grillage. Dans l'ombre d'un viaduc, il enjambe les rails.

La rue est déserte, la silhouette se déplace silencieusement avec le poids d'un sac sur les épaules. Des éclats de lumière viennent rompre avec la noirceur relative des lieux. Devant la caméra, des traces de peinture sont prises pour cibles. Le paysage urbain est le canevas des anonymes, où naissent des traces éphémères à l'arrière-goût de danger, mais pour l'instant, il est le terrain de jeu de cet observateur. Un travail à charge documentaire, ce n'est qu'une question de temps avant qu'une entreprise de nettoyage ou d'autres artistes recouvrent la zone.

Les immeubles deviennent gris et la route

continue, l'avancement aussi. Au loin, l'entrepôt Van Horne disparaît, le château d'eau n'est plus.

Le métro est plein.

Les passagers se déploient dans l'espace. Fluides comme l'eau, ils envahissent chaque parcelle des voitures. Dès qu'une tête quitte vers la surface, la masse se restructure pour pallier le vide. Même si on assimile facilement les usagers à un tout, les regards s'évitent dans cet espace où l'indifférence est reine.

Sur son siège, un homme fléchit vers l'avant. Sa tête est maintenue par ses mains. Une situation permettant la mise en évidence de ses doigts, certains manquent à l'appel. La conséquence directe d'un hiver glacial.

Prochain arrêt, Saint-Laurent

Un peu plus loin dans le wagon, un appareil pendouille sur l'épaule de son propriétaire. Les portes s'ouvrent, le photographe serpente entre les individus qui trouvent refuge dans la nacelle. Cette dernière disparaîtra dans un long corridor de béton, le joyau du réseau de transport collectif.

Dès la traversée de l'arche réalisée, odeurs et écriteaux travaillent de pair pour offrir une plongée dans l'exotisme. L'observateur aguerri s'enfonce dans le quartier.

Les actes sont spontanés, voire mécaniques. À travers l'ocillon, il isole des événements. En appuyant sur le déclencheur, il s'attèle à la captation du mouvement dans l'espace. À la

foule, il se cramponne et c'est en une fraction de seconde que la création s'impose.

Cette prise sur le vif, Henri Cartier-Bresson l'appelait l'instant décisif.

L'une des rues n'attire pas les visiteurs, ces commerces semblent fermés. Plus bas, un citadin se tient devant la devanture de ce qui semble être un ancien restaurant.

Le trottoir est recouvert de déchets. De prime abord, il n'y avait qu'une personne, mais les recoins offrent un repli à une dizaine d'âmes. L'individu aperçu initialement est debout contre une paroi vitrée. Il tremble en regardant le sol. Son visage creusé se relève lentement et toise le survenant. Progressivement, les yeux se décrochent. Après quelques pas, il pousse la porte d'un bloc appartement et s'évapore. De l'extérieur, l'attentif scrute toujours le portique délabré.

En levant la tête, il aperçoit les fenêtres obstruées par des planches de bois ou des serviettes de plage en lambeaux. L'un des morceaux de tissu est plus usé que les autres, il laisse entrevoir le mur de ce qui semble être une petite chambre. Sur cette cloison, une lumière tamisée permet de projeter des ombres dansantes, beaucoup d'ombres.

Objectif vers le bas, le témoin rebrousse chemin. Les mélodies orientales se dissolvent progressivement, laissant place au bruit de la circulation symptomatique d'un océan d'asphalte.

C'est dans des ruelles vertes qu'il refait surface, l'œil collé à son matériel.

Le temps est chaud et le curieux se mélange à la faune.

Des gens en camisole étendent leurs vêtements sur d'interminables cordes à linge. Les matous traversent avec assurance la distance qui les séparent du prochain repas. Des enfants s'envoient le ballon et se tassent pour laisser passer le conducteur d'une berline noire. Un véhicule qui détonne avec les voitures couvertes de rouille aperçues plus tôt, signe d'un embourgeoisement envahissant.

Sur son perchoir se tient un autre type d'observateur. Cigarette au bec, on contemple l'activité quotidienne. Plus bas, l'occupant s'installe devant les marques d'un vandale. Fesses contre le sol, il s'attèle à la tâche. Il ne bouge plus, ne respire plus.

Clic

Soulevant son corps, il traîne ses chaussures jusqu'au coin de la ruelle. Il n'existe plus.

Les rayons du soleil couchant se reflètent dans les vitrines des prêteurs sur gages et les clients affluent chez *Oscar*.

La 125 freine devant un attroupement organisé.

Et c'est la fin d'une belle journée.

Photo prise par Émile Arsenault-Laniel

Retour du soleil

Un poème de Minji Ardanuy-Jetté

Je nommerai désert ce château que tu fus,
Esprit. Lumière dans les sombres jours, perdue
Ton essence s'est répandue
Le départ sonna. Te rejoindre ?
J'ai essuyé un refus à travers les couloirs damnés

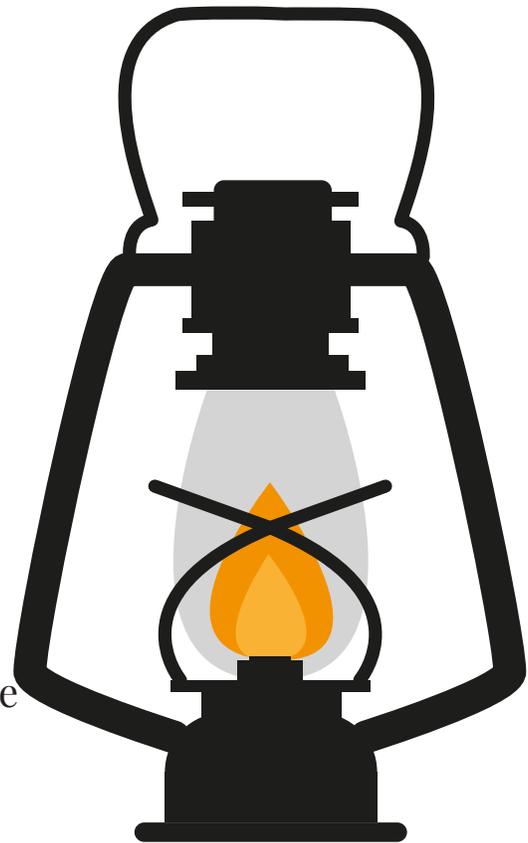
Les pieds enfoncés dans le sable,
Les grandes portes s'ouvrirent
Bibliothèque du diable,
Endroit de moments partagés,
Des histoires palpitantes m'accueillirent.
L'inspiration fusa sur le papier ciré

Des années, privée de ma muse,
Sur le chemin des ombres, la flamme recluse
Chaleur corporelle évaporée,
Fantôme nommé.
En millier d'atomes devenue,
Mon écritoire dans l'inconnu

Mélancolie et nuages enfuis
Création, émotion, motivation débarquent en folie
Par la fenêtre de la forteresse, une nouvelle terre
La pluie fait place à l'espace imaginaire

Lueur familière, vieille amie, je te ferai hommage
Dans mon cœur ce pays qu'illumine l'orage

Premier et dernier vers tirés du poème *Vrai nom* écrit par le poète Yves Bonnefoy



Fortuna

Un poème d'Egor Stucalo

Tournait la guigne dans l'air
Et brisait le destin
Le vin perçait le verre
Pour émousser l'instinct

Remodelait la vie
Tranchait le paradigme
Torture cette maladie
Infini paroxysme

La malchance-limier
Qui court après cet être
Tentant de l'avaler,
Puis le faire disparaître

Dans la couleur du mal
Dans la noirceur abstraite
Au net goût infernal
D'amour qui ne va pas naître



Votre horoscope pour la fin de session 2023

La fin de session est souvent un moment de remise en question. Il est facile de se perdre entre les notes, l'étude et les relations. Par chance, votre astrologue résidente au Trait d'Union est là pour vous guider vers le droit chemin, celui des étoiles. Bonne lecture à vous, enfants du cosmos.

Bélier (21 mars – 19 avril)

Votre fin de session s'annonce prometteuse! Vos efforts seront récompensés. Gardez les yeux ouverts lors de votre étude. Vous pourriez rencontrer de vieux amis, ou des gens qui semblent avoir quitté votre vie.

Taureau (20 avril – 20 mai)

La fin de session se déroule en pleine saison des Taureaux! C'est votre moment pour briller. Écrivez votre nom en très gros sur vos copies d'examen, cela inspirera vos profs à gonfler vos résultats. Et n'oubliez pas de prendre le temps de célébrer cette saison!

Gémeaux (21 mai – 20 juin)

Cette fin de session sera marquée par le succès pour les Gémeaux. Des rêves et des objectifs que vous vouliez atteindre depuis longtemps se réaliseront, et vous vous sentirez accompli.e. Bien joué, Gémeaux, mais faites attention à ne pas perdre de vue le futur!

Cancer (21 juin – 22 juillet)

Cancer, vous vous perdez dans vos rêveries, cette fin de session. Votre imagination s'emballe à la moindre idée originale, et vous risquez de passer à côté des opportunités du moment présent si vous continuez comme ça. Canalisez cette énergie dans des projets créatifs!

Lion (23 juillet – 22 août)

Cette saison sera marquée par l'amour pour

les Lions. Toutes les amitiés que vous avez forgées durant les derniers mois resteront à vos côtés et vous soutiendront pendant cette fin de session. N'abandonnez pas! On est tous dans le même bateau. Tout le monde rush avec le calcul intégral.

Vierge (23 août – 22 septembre)

Vous ferez des jaloux, en cette fin de session! Votre confiance en vous vous fera rayonner auprès de vos pairs, mais attention à ne pas prendre la grosse tête. L'étude ne se fera pas toute seule. «Y aller au talent» devrait être un dernier recours, pas un mode de vie.

Balance (23 septembre – 22 octobre)

Pour être honnête avec vous, Balance, cette fin de session sera éprouvante pour vous. Vous avez hâte d'en avoir fini avec tous ces examens, et vous craignez de décevoir votre entourage. Ouch. Ne vous en faites pas trop, il y a une lumière au bout du tunnel, celle du soleil d'été!

Scorpion (23 octobre – 21 novembre)

Cette fin de session sera assez relax pour vous. Vous serez capable de compléter avec aise tous vos travaux, et vous aurez même du temps pour vous dédier davantage à vos passions. N'hésitez pas à plonger complètement dans ce qui vous inspire!

Sagittaire (22 novembre – 21 décembre)

Cette saison, vous aurez de la chance au niveau des connexions. Que ce soit avec un.e partenaire, un.e ami.e, un.e mentor ou votre wifi, saisissez toutes les opportunités d'établir des liens. On ne sait jamais qui pourrait vous être utile, ou qui pourrait devenir votre prince.sse charmant.e.

Capricorne (22 décembre – 19 janvier)

Ne vous laissez pas abattre par des déceptions qui pourraient faire office d'embûches sur votre chemin. Prenez le temps de vous recentrer et n'oubliez pas de prendre du recul sur les situations difficiles. Et surtout, passez autant de temps que possible dehors. Les étoiles me disent que la vitamine D a de nombreux effets bénéfiques.

Verseau (21 janvier – 19 février)

CALMEZ-VOUS! Verseau, vous êtes vraiment sur les nerfs, en cette fin de session. Votre cerveau fourmille, votre imaginaire explose et vous avez de la difficulté à vous endormir. Prenez de grandes respirations et n'oubliez pas de réfléchir avant d'agir. Canalisez cette énergie à bon escient.

Poissons (20 février – 20 mars)

Votre fin de session pourrait s'avérer pleine de rebondissements! Vous pourriez obtenir de meilleurs résultats que vous ne le pensez, mais je ne peux malheureusement rien promettre. Faites attention aux distractions sentimentales, vos émotions pourraient prendre le dessus!

ENVIE DE DÉCOUVRIR TOUS NOS FUTURS PROJETS? Suis le journal sur Instagram!



@JLETRAITDUNION

PSST!

**Tu aimes écrire, dessiner ou faire de la
photographie? Tu veux exprimer ton
opinion?**

**Écris-nous sur Instagram ou par courriel au
tdu@sogecom.org. Nous recrutons déjà des
étudiant-e-s pour la session d'automne!**

LT
DU

Le Trait d'Union

Journal étudiant
de Maisonneuve

